



*Première(s) page(s) manquante(s)
ou non numérisiée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

LA COUPE DU SEIGNEUR

LE CALICE D'ANTIOCHE

Le 13 de Nisan de l'an 783 de Rome et 30 de l'ère chrétienne, Jésus se reposait dans son séjour préféré de Béthanie, loin de la foule qui montait à Jérusalem pour les préparatifs de la Pâque. Cette journée du mercredi il la passa dans la solitude, chez ses amis, préparant ses disciples à sa mort prochaine. Un mot nous est resté de ces derniers entretiens, recueilli par les Evangélistes. Il révèle la grande tristesse qui remplissait, à cette heure, l'âme d'ordinaire si gaie et si sereine de Jésus. "Sachez-le, leur disait-il, dans deux jours, c'est la Pâque; et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié." (Matth. XXVI, 2.)

Le lendemain, "au premier jour des azymes", les disciples, voyant que le temps était venu, s'approchèrent de lui: "Maître, demandèrent-ils, où voulez-vous que nous allions vous préparer la Pâque?" Laissant de côté Judas, le procureur attitré de la communauté, Jésus, désignant Pierre et Jean: "Allez, leur dit-il, préparez tout ce qu'il faut pour manger la Pâque. En entrant dans la Ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau; suivez-le dans la maison où il entrera. Et vous direz au chef de la maison: Le Maître vous envoie ce message: où est le lieu où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples? Et il vous montrera une chambre haute, grande, garnie de tapis, toute prête pour le festin: préparez là tout ce qu'il faut." (Matth. XXVI, 17.)

Pierre et Jean, joyeux élus, rencontrèrent, en effet, aux portes de la Ville Sainte, un des hommes qui montaient, l'urne sur l'épaule, l'eau puisée à la fontaine de Siloë. L'ayant suivi, "ils trouvèrent toutes choses comme il leur avait été dit, et ils préparèrent la Pâque" dans un

cénacle aux murs tout blancs, appartenant, dit une tradition, à Joseph d'Arimatee, ce disciple fortuné qui obtint de Pilate la dépouille sacrée du Sauveur.

Préparer la Pâque n'était pas petite chose. L'agneau d'un an et sans tache, acheté par eux, fut porté au Temple, sur leurs épaules, suivant la coutume, et immolé, de la main d'un rabbi, à l'entrée de la cour des prêtres. Son sang coula dans une coupe d'or ou d'argent qu'un autre prêtre répandit sur l'autel des holocaustes. Puis il fut rôti au four, attaché, selon l'usage, à deux branches de grenadier, bois moins sensible que tout autre à l'action de la chaleur", dont l'une le traversait tout entier, tandis que l'autre, plus courte, tenait les pieds de devant étendus en croix. Il fallait surtout se garder de briser aucun os, sous peine de quarante coups de fouet. Les pains azymes furent cuits et le vin, recueilli dans les amphores. Des coupes d'argent, entr'autres celle du maître du logis, étaient posées sur une table basse, peinte de vives couleurs, au centre de la salle, et dont un côté restait libre pour le service, tandis que les autres étaient garnis de tapis sur lesquels l'on se couchait à demi, selon la mode orientale, le bras gauche sur un coussin appuyant tout le poids du corps. On mangeait l'agneau pascal autrefois, "debout, le bâton à la main, les reins ceints, comme des voyageurs prêts à partir". "Manger debout, disent les Rabbins du Talmud, convient à des serviteurs; couchés, convient à des maîtres. Sans doute, c'est le pain de l'affliction et de la servitude que nous mangeons, mais il doit être mangé à la manière des êtres libres, des rois et des grands." Un bassin rempli d'eau et une serviette tout près, devaient servir pour les ablutions. Enfin un dernier mets symbolique complétait le repas. C'était le Charoseth, mélange de divers fruits, de pommes, de figues, de citrons cuits dans le vinaigre; à l'aide de

cannelle et d'autres épices, on lui donnait la teinte des briques : cette couleur et la forme allongée du plat rappelaient le mortier de Phithom et de Ramessès.¹ On commémorait ainsi le souvenir de la délivrance, le "passage" de la servitude à la liberté.

Sur le soir, Jésus, accompagné de ses disciples, quitta ce cher village de Béthanie qu'il ne devait plus revoir de ses yeux mortels. Il vint à la Ville, et monta au cénacle où Pierre et Jean avaient tout disposé pour le repas du soir.

L'heure était venue de faire la "Pâque de l'Éternel, et le cœur de Jésus en tressaillit de joie : "J'ai désiré d'un grand désir, dit-il, de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir". (Luc, XXII, 15.) C'était, en effet, la dernière de l'antique alliance, et en même temps, la première de l'alliance nouvelle. "En vérité, je vous le dis : Je ne mangerai plus cette Pâque jusqu'à ce que le mystère en soit accompli dans le royaume de Dieu". Et prenant la coupe préparée pour le commencement du repas,² il rendit grâces et, après y avoir trempé ses lèvres, la présenta aux apôtres : "Prenez cette coupe, dit-il, et distribuez-la entre vous ; car je vous le dis, je ne boirai plus désormais de fruit de la vigne jusqu'à ce

1.—Maimonides, Pesachim, VII, LI. — Exod., I, II. On sait que les Israélites furent contraints de mouler les briques de limon qui servirent à édifier ces deux villes. "Je n'ai personne pour m'aider à faire des briques, point de paille", s'écrie avec amertume un Egyptien de la XIX^{ème} dynastie. Cf. Filion, Comm., p. 203.

2.—C'était, suivant les rites de la Pâque, le premier salut après la prière. Le père de famille prenait la coupe de vin mêlée d'un peu d'eau, y buvait d'abord et la passait aux convives en disant : "Béni soit le Seigneur qui a créé le fruit de la vigne." Puis on mangeait, trempés dans le charoseth, des fruits amers. Une deuxième coupe était versée qu'on buvait au chant de l'hallel pour remercier le Seigneur en souvenir de ses bienfaits. Une troisième coupe était bue après le festin de l'agneau et préluait aux dernières hymnes de l'hallel où la reconnaissance éclatait en transports de joie. "Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, c'est à ton nom qu'appartient la gloire, ô Source de miséricorde et de vérité." Une quatrième coupe enfin passait de main en main et marquait la fin du repas.

que le royaume de Dieu soit venu." Aimant les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Voici le signe qu'il nous en donna. Il demanda à sa Toute-puissance amoureuse jusqu'à l'excès, qui s'humiliait un moment jusqu'à laver les pieds de ses serviteurs, un prodige de charité inouïe qui ravit à jamais tous les cœurs purs, humbles et doux. Les circonstances étaient solennelles. C'était en cette nuit même où il fut livré par le traître Judas, son commensal, à qui il venait de déclarer, au milieu de la tristesse générale, sa perfide trahison : "Tu l'as dit, c'est toi". "Comme ils mangeaient encore, Jésus prit un des pains azymes, et ayant rendu grâces, il le rompit et leur donna en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi." Le repas était terminé ; la troisième coupe, ou la quatrième, venait d'être versée. Jésus la prit, rendit grâces, et la leur donna en disant : "Buvez en tous, ceci est mon sang, le calice de la nouvelle alliance, qui va être répandu pour vous en rémission des péchés. Lorsque vous ferez ces choses, chaque fois que vous le boirez, ce sera en mémoire de moi." C'est ainsi que Jésus, notre Sauveur, en cette nuit de la trahison, nous donna, dans un acte d'amour poussé à bout, ce privilège inouï de manger à sa table sa chair sacrée, "pain vivant descendu du ciel", de boire à la coupe de son sang.

Puis, à l'exemple de ceux qui vont mourir, dont l'esprit sanctifié s'éclaire parfois de lumière divine et le cœur dégagé de ce qui passe s'emplit de charité infinie, Jésus, "glorifié en son Père qui se glorifie en lui", livra à ses amis, en cet instant suprême, ses plus tendres paroles. "Mes petits enfants, je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres." Et lentement, l'hymne de l'Hallel achevée, il

quitta le cénacle, après sa divine prière à son Père pour ceux qu'il quittait en vérité, mais qu'il ne voulait pas laisser orphelins; auxquels il promettait l'Esprit de Vérité, Suprême Consolateur; et à qui il faisait ce dernier adieu: "Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix," cette si douce paix que le monde ne peut donner.

C'était nuit close, une de ces nuits d'Orient, éclairées, sereines, chargées d'étoiles. Le Maître, entouré des Onze, prit le chemin du Mont des Oliviers, traversant, près des fontaines de la Vierge et de Siloë, les pentes de l'Ophel couvert de jardins et de vignes émondées déjà, dont la vue lui inspira son dernier discours. "Je suis la vigne, mon Père est le vigneron, vous êtes les branches. Demeurez en moi, et moi en vous." (Jean, XV, I.) Il passa, selon son habitude, le val du Cédron et gagna le jardin de Gethsémani...

Dans le cénacle, rien n'avait été dérangé. Sur la table reposaient encore le plateau qui avait servi de premier ciboire, et la coupe d'argent dans laquelle il avait vu reluire son propre Sang: ce "calice de bénédiction" qu'il avait tendu à ses disciples bien-aimés avec la tendresse ineffable de l'adieu suprême: Buvez-en tous, ceci est mon sang pour vous répandu... Quels plus précieux souvenirs à conserver du "passage" du Maître adoré!

* * *

Au début de 1910, des Arabes forant un puits, à Antioche, sur l'Oronte, mirent au jour un trésor d'église, enfoui depuis longtemps dans une excavation souterraine. Il y avait là deux calices d'argent, deux croix byzantines et différentes autres pièces dont les moins anciennes ne paraissent pas postérieures à la fin du sixième siècle. Vraisemblablement, ces objets précieux avaient appar-

tenu à la grande basilique d'Antioche, élevée par Constantin en 341, et qui dut, à plusieurs reprises, mettre ses richesses à l'abri des persécutions, notamment au quatrième siècle, sous Julien l'Apostat, et lors des invasions des deux Khosrou, de la dynastie sassanide de Perse, en 538 et en 611, lesquelles marquèrent la déchéance définitive d'Antioche la Grande. Le trésor fut racheté par des collectionneurs, MM. Kouchakji, de Paris et de New-York.

La relique de beaucoup la plus intéressante qu'il contenait, dit M. Robert de Beauplan, dans *l'Illustration* du 7 juin 1924, est un calice d'argent ciselé, mesurant 7 pouces de hauteur et 5 de diamètre. Après qu'on l'eut débarrassé, avec de grandes précautions, de son oxydation profonde, ce calice fut envoyé à New-York et mis en sûreté dans la voûte d'une banque de la Cinquième Avenue.

Exposé à l'admiration des profanes, il a piqué la curiosité des savants. La gracieuse obligeance des collectionneurs fortunés permit, non sans précautions préalables, aux historiens de l'art et aux archéologues de scruter à loisir les secrets nombreux et variés que renferme cette vieille coupe artistique. De fait, le calice a été étudié, depuis 1915, surtout par le Dr G. A. Eisen, de l'Académie des Sciences de Californie, qui lui a consacré une ample monographie en deux volumes, illustrée de nombreuses planches (*The Great Chalice of Antioch, New-York, 1923, prix: \$200.*). D'autre part, M. Arthur Bernard Cook, lecteur d'archéologie classique à l'Université de Cambridge, en a fait l'objet d'un substantiel article paru dans la *Cambridge Review* du 15 janvier dernier. Enfin dans *The Ladies' Home Journal* du mois de novembre, M. William Romaine Newbold, Ph.D., LL.D., professeur de philosophie à l'Université de Pennsylvanie, tentait de justifier quelques-unes des plus importantes

conclusions proposées par le Dr Eisen sur l'origine du calice d'Antioche.

Le calice est, pour ainsi dire, en deux parties. La coupe proprement dite est faite d'une feuille épaisse d'argent assez grossièrement martelée; elle est entourée d'un revêtement de même métal, à jour, d'un très fin travail de ciselure. Sa forme est caractéristique: un récipient sans anse, ovoïde, reposant sur une sorte de boule aplatie, supportée elle-même par un pied bas et étroit. Celui-ci est tourné dans un bloc d'argent, sans ornement, comme on n'en trouve que pendant les deux premiers siècles de l'Empire romain. La base de la coupe est décorée par des motifs de feuillage. Six ceps de vigne à double tige s'en échappent et couvrent de l'enchevêtrement harmonieux de leurs rameaux, de leurs vrilles, de leurs feuilles et de leurs grappes les flancs du vase. Des animaux symboliques — une colombe, un calimaçon, un lièvre qui se hâte, un papillon, une sauterelle, etc, se mêlent gracieusement à cette ornementation. En haut, court une guirlande de fleurs de lotus piquée d'une étoile. Mais, surtout, douze espaces ont été ménagés dans cette enveloppe artistique pour des personnages assis, disposés en deux rangées. Ces personnages sont groupés autour de deux figures centrales, dont l'une se trouve sur la face postérieure du calice. Ces deux figures très ressemblantes, représentent assurément le même individu: le chef ou maître auquel tous rendent hommage à la grecque ou à la romaine, étendant noblement le bras pour l'ample salut que le Fascisme a ressuscité.

Le Dr Eisen a passé plusieurs années à identifier les personnages. Par l'interprétation des emblèmes, par des détails du costume, par l'expression de la physionomie, par des rapprochements de toutes sortes, il a cru pouvoir affirmer que ces représentations correspondaient à saint

Pierre et à saint Paul, à saint Jacques le Majeur, à saint Jude et à saint André, d'une part ; à saint Luc, saint Marc, saint Mathieu, saint Jean et saint Jacques le Mineur, d'autre part. Quant aux deux figures centrales, ce seraient celles du Christ, à deux époques de sa vie : au temps de sa prédication dans le premier groupe ; lors de son adolescence, dans le second.

Il n'est certes pas évident que ces identifications soient toutes exactes. Il est très probable cependant que saint Pierre se reconnaît facilement dans cette figure barbue, large et forte, au nez court et aplati, assise au-dessous de l'agneau. Longtemps après que l'enveloppe fût ciselé, on grava sur sa chaise les symboles caractéristiques du prince des Apôtres, les clefs et la croix. Une comparaison de cette figure avec les plus anciens portraits de saint Pierre, confirme du reste cette ancienne identification. J'ai été frappé, pour ma part, de la ressemblance quasi parfaite qu'offre cette figure soucieuse avec la statuette de marbre représentant, sous les traits de saint Pierre, un bon Pasteur portant une brebis autour de son cou, sculpture très fine, qui daterait, dit-on, des premiers siècles de notre ère, trouvée dans l'oratoire de la maison de saint Clément, à Rome, lors des fouilles faites par les Pères Dominicains, en 1857, et qui mirent à jour ce sanctuaire du premier siècle adossé à une immense ligne de muraille du temps de la République. — A droite du Christ adolescent, une figure énergique, au menton proéminent, ressemble beaucoup aux plus anciens portraits de saint Paul. Celle de gauche, dit le Dr Eisen, est le portrait de saint Jean : expression jeune, amoureuse, réfléchie et mystique que reflètent ses écrits. M. Newbold admet l'expression johannique de cette figure. La photographie elle-même nous permet de la reconnaître.

Mais l'identification plus ardue des autres figures reste moins probable.

En ce qui concerne le Christ, toutefois, indépendamment de la place d'honneur qui lui est attribuée et le geste dont les autres personnages le saluent, il est facilement reconnaissable à divers attributs non douteux. Il est assis sur un trône, avec un agneau, debout, à sa droite. La colombe du Saint-Esprit plane au-dessus de sa tête et, dans la guirlande des fleurs de lotus qui sert de bordure supérieure, une étoile rappelant celle des Mages le désigne. Ses bras sont ouverts en croix. Sa main droite est tendue vers un plat où il y a deux poissons, sept pains et, pour autant qu'on peut le distinguer, un épi de blé et quelques palmes. Sous ses pieds, un aigle, aux ailes déployées, est posé sur des petits pains qui remplissent un large panier entre deux grappes de raisin. Beau symbole de l'âme immortelle qui, enivrée de l'Eucharistie, s'envole vers le ciel ! De l'autre côté du calice, Jésus a l'apparence d'un jeune homme d'une douzaine ou d'une quinzaine d'années; il tient dans sa main gauche un rouleau légèrement développé, peut-être le Livre de la Loi. C'est à peu près ainsi qu'on peut imaginer Jésus, dans le Temple ou la synagogue, au milieu des docteurs.

Les deux figures du Christ se ressemblent beaucoup. Imberbes toutes deux, — détail qui frappera la tradition, — elles ont, dit-on, une expression indicible d'amour infini et d'infinie tristesse. On assure que la photographie est impuissante à rendre la subtile et profonde et naturelle beauté de ces portraits d'une intensité de vie prodigieuse, point du tout flattés, aux yeux extrêmement doux, aux lèvres très fines marquant une bouche assez large dans un ovale de figure arrondi à la base et qui s'élargit davantage au sommet. Il s'en dégage, dit-on,

comme un charme irrésistible qui remplit les yeux de larmes; et l'âme ravie, sent au fond d'elle-même comme quelque chose de divin rayonnant de ces figures.¹

Tel est le "grand calice" trouvé accidentellement à Antioche, sur l'Oronte, au début de 1910, par des Arabes forant un puits.

Le Dr Eisen a apporté un soin particulier et une grande compétence à en fixer l'époque d'une façon aussi incontestable que possible. A ses yeux, les deux parties du calice, l'intérieure et l'extérieure, ne sont pas de la même date. La forme de la coupe est caractéristique, d'un style qui est celui de différents vases figurant dans les collections archéologiques et qui tous appartiennent au Ier siècle. On le retrouve encore sur des peintures murales de Pompéi nécessairement antérieures à l'an 79, et sur des monnaies d'argent datant de la révolte des Juifs et du siège de Jérusalem, en 70. Par contre, après le Ier siècle, cette forme ovoïde, sur pied bas et étroit, disparaît complètement pour faire place à d'autres offrant un meilleur équilibre. L'enveloppe d'argent, chef-d'œuvre de ciselure, a été faite avant l'an 100 de notre ère par un artiste qui a probablement connu le Christ et les Apôtres; car les deux représentations du Christ sont de réels portraits de lui : on y reconnaît une vie intense enfermée en un repos éternel. Et si l'idée est venue après coup d'enchâsser dans un revêtement si précieux d'orfèvrerie une coupe d'argent sans art, c'est qu'on lui attachait une valeur de relique insigne. De déductions en déductions, le savant américain fut conduit à édifier

1.—M. Newbold, hanté par le charme très doux qu'il ressentit à contempler ces portraits du Christ, demandait un jour à ses étudiants en Histoire de l'Art, quelle impression ils avaient eux-mêmes éprouvée. L'un d'eux répondit: "*I could not see them very well, because whenever I looked at them the tears blinded my eyes.*" Un autre: "*There is something about them which sinks into the depths of the one's soul, something divine.*" (*Ibid*, p. 74).

une hypothèse singulièrement hardie, mais fort suggestive. Après la chute de Jérusalem, c'est Antioche qui devint le centre de la chrétienté en Orient. Il est fort probable que la "Grande Eglise d'Antioche" hérita de nombreux trésors conservés à Jérusalem. Or quel est l'objet que les premiers chrétiens de la Ville Sainte durent honorer d'une vénération particulière ? Assurément la coupe du Seigneur, lors de la dernière Pâque, dans laquelle le Maître trahi avait offert son Sang pour eux... *Le calice d'Antioche*, opine le Dr Eisen, *c'est la coupe du Seigneur*. Voilà pourquoi quelques années plus tard, la piété des fidèles chercha à lui donner une décoration digne du souvenir sublime qu'elle évoquait.

* * *

L'hypothèse est hardie, je l'avoue; mais il n'est pas déraisonnable, ce semble, de la hasarder. Le Dr William Romaine Newbold n'en cache pas la témérité. "*An announcement so sensational will not easily find favor with sensible people. That the Quest of the Holy Grail, for hundreds of years the theme of poetry and romance, should at last, and in our prosaic and skeptical age, be crowned with success; that more than eighteen centuries after the death of the last person who had seen the Christ in the flesh, we of the sixtieth generation should be able to form some idea of His personal appearance, no fairy tale could be more incredible! And I fancy that most persons, when they first hear it, will be inclined to dismiss it from mind, as I did myself, as being too absurd to deserve a second thought. But no one who has seen the chalice will dismiss it without a second thought... But if the holder was made during the lifetime of the first generation of Christians, what very sacred cup could they have had? Doctor Eisen can think of no other one than*

that used by Christ at the Last Supper, and I am inclined to agree with him." (Ibid., p. 8.)

Des érudites et loyales discussions du Dr Eisen quelques conclusions semblent hors de doute. Elles interdisent du moins au premier venu de déclarer absurde l'hypothèse qu'il a énoncée.

D'abord la coupe. Elle est bien juive: "en forme d'amande".¹ Elle est certainement du premier siècle de notre ère. Son style est caractéristique de cette époque. Des monnaies d'argent datant de la révolte des Juifs et du siège de Jérusalem en témoignent. Des peintures murales de Pompéi nécessairement antérieures à l'an 79, représentant le même type de coupe qui, assure-t-on, disparaît complètement après le premier siècle. De plus, l'on peut voir sur l'un des relief à l'intérieur de l'Arc de Titus, à Rome, parmi les dépouilles sacrées que l'empereur triomphant enleva du Temple de Jérusalem, en 70, une coupe de forme identique et d'à peu près même grandeur, sculptée entre le chandelier à sept branches et la table d'or des pains de proposition. Ajoutons, pour notre part, qu'un marbre païen trouvé dans les fouilles exécutées sous la basilique Saint-Clément, nous fait voir une douzaine de "calices", tous sans anses, avec pied, et de formes variées.² Aucun d'eux cependant ne ressemble au calice d'Antioche. Ce type semble avoir disparu. Du moins, on ne le remarque plus ici; car, chez tous, le pied s'élève davantage; et la coupe la plus voisine a quelque peu la forme d'un lys, tandis que le calice d'Antioche fait plutôt penser à une tulipe qui a fermé sa corolle sous la tombée du soir. Or l'on sait qu'au II^{ème} siècle, le dieu Mithra avait, près de l'Oratoire de Saint-Clément, son temple,

1.—Exode, XXV, 33

2.—Dict d'Archéologie chrét. et de Liturgie. Mot: calice, col. 1596.

entièrement mis à jour aujourd'hui, où ses adeptes, selon la malicieuse expression de saint Jérôme, "allaient sous terre adorer le Soleil". Le marbre en proviendrait-il ? Seraient-ce là les calices des libations ?

La coupe est du premier siècle, il n'y a pas de doute. L'enveloppe elle-même, ajoute le Dr Eisen, a été ciselée avant l'an 100, par un artiste grec, qui avait vu le Christ et les Apôtres. Il semble, en effet, incontestable que les ciselures du calice aient été exécutées par un artiste du premier siècle fortement influencé par l'art grec de cette époque florissant à Antioche la Grande. M. William Romaine Newbold le prouve non seulement, avec le Dr Eisen, par la qualité artistique des portraits, mais encore par l'histoire des idées théologiques ignatiennes, lesquelles, à son dire autorisé : "*from the field with which I am most familiar, that of early Christian history and ideas*", — sont comme cristallisées en fines ciselures dans les symboles qui décorent le calice d'Antioche.

Il est certain qu'on suit l'humanité à la trace en explorant les monuments qu'elle a construits. L'homme manifeste à ses descendants la culture de son intelligence par l'éclair de génie qu'il renferme dans ses écrits et par l'étincelle de vie qu'il fixe dans la matière. "L'œuvre d'art, a-t-on dit joliment, est la fleur suprême d'un groupe humain." Elle porte en elle les marques caractéristiques de son époque. Et c'est à ses détails de rudesse ou de beauté que l'historien reconnaît avec certitude en quel siècle elle s'est épanouie.

Que les deux figures centrales du calice veuillent représenter le Christ, c'est ce qui résulte manifestement de tous les symboles. Il est aussi évident, au dire de tous ceux qui les ont vues, — et les photographies que nous avons ne nous permettent pas d'en douter, — que ces deux figures ainsi que les dix autres sont des portraits

d'une netteté, d'un relief qui donne l'impression d'une exactitude admirable. Ils doivent donc être de la grande époque; ils ont dû apparaître dans un milieu très cultivé et "comme la fleur d'un groupe humain".

Or, affirme M. Newbold, l'art du portrait était à son apogée dans la première moitié du premier siècle. Plusieurs portraits de cette époque qui nous sont conservés en témoignent. Puis, après le premier siècle l'art décline; la décadence s'accroît au II^{ème} et au III^{ème} siècle, de telle sorte que il n'est personne tant soit peu familier avec l'histoire de l'art, qui puisse affirmer que ces portraits datent de cette époque postérieure.

On sait de plus que, au premier siècle, le style de la plupart des colonies romaines, telle Antioche de Syrie, fut le style grec modifié par certaines influences locales. "Tour à tour capitale de l'Empire Séleucide et de la Province Romaine, Antioche, écrit le Cte de Vogué dans son beau livre: *Syrie centrale, architecture religieuse du I^{er} au VII^{ème} siècle*, Paris, 1865, régnait au nom de la politique, de la philosophie et des arts. L'influence hellénique prévalait. Les sombres cultes de l'Orient s'assouplissaient au contact des rites élégants de la Grèce: le dieu caché dans la flamme des vieux autels chananéens prenait les traits d'un Jupiter tonnant; la farouche Anaitis empruntait à Diane sa chaste élégance;... les généalogistes mythologiques trouvaient aux dieux locaux, même aux dieux des montagnes tel que Casius, des ancêtres en Attique, en Béotie ou dans l'Archipel; un élève de Lysippe était chargé de représenter la personification déifiée de la ville, il sculptait un chef-d'œuvre dont le type, refondu à l'infini, colporté par le monnayage, par le commerce artistique, devenait populaire dans le monde entier." Le milieu était donc éminemment propice à l'épanouissement d'une œuvre d'art.

Que l'auteur soit grec et qu'il ait vu Jésus et les Apôtres, il n'est pas probable qu'on puisse jamais l'affirmer avec certitude. Il était défendu, il est vrai, aux artistes juifs de faire des portraits. Mais comment un hellène aurait-il pu connaître Jésus dans son enfance passée à Nazareth en Galilée ? Ce qu'il y a de certain, cependant, c'est que beaucoup d'artistes, grecs pour la plupart, furent embauchés pour bâtir, en Galilée ou aux environs, les villes de Diocésarée, Juliade, Césarée, "ouvrages pompeux des Hérodes qui cherchaient, par leurs constructions magnifiques, à prouver leur admiration pour la civilisation romaine et leur dévouement envers les membres de la famille d'Auguste". (Josèphe, B. J., II, IX, 1.) Hérode Antipas bâtit ainsi en style gréco-romain, en l'honneur de Tibère, vers l'an 15, sous les yeux de Jésus enfant donc, Tibériade, sur les bords du lac de Galilée: ce joli pays où, paraît-il, les montagnes se déployaient avec tant d'harmonie et inspiraient de si hautes pensées. Et il est probable que quelques-unes de ces âmes d'artistes s'enthousiasmèrent pour Jésus, s'attachant sinon à ses pas, du moins à sa doctrine d'amour, de vérité et de vie.¹ Et quand advint, à la mort d'Etienne, la grande persécution contre l'Eglise de Jérusalem, l'on peut supposer avec vraisemblance que, parmi les Chrétiens qui se rendirent jusqu'à Antioche pour échapper aux jalouses colères des Cyrénéens ridiculisés par la sagesse de cet enfant à la figure angélique, qui voyait le ciel ouvert et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu, l'on peut croire, dis-je, que, avec ces quelques hommes de Chypre et de Cyrène qui s'adressèrent aux Grecs leur annonçant le Seigneur Jésus, il se trouvait

1.—Il y avait même des artistes grecs en permanence à la cour d'Hérode; ils ont dû le connaître et l'aimer: il était si doux et si bon ce Jésus de Nazareth.

quelqu'un de ces artistes grecs tout heureux de revoir leur patrie et bénissant le Seigneur de ce qu'on lui apportait la Bonne Nouvelle. (Actes, VII, et XI, 19-22.)

Il est sûr du moins, que, dès cette époque, vers l'an 31 à 40, l'Eglise d'Antioche s'établit "par la main du Seigneur" et sous la présidence de Barnabée, envoyé de Jérusalem. A son arrivée à Antioche, disent les *Actes* (XI, 22-24), lorsqu'il eut vu "la grâce de Dieu", il s'en réjouit et exhorta tous les "Chrétiens" à rester d'un cœur ferme attachés au Seigneur. Paul s'y fixa en 44 et dès lors, l'Eglise d'Antioche rivalisa de grâces avec celle de la Ville sainte. Elle attira tous les fugitifs, surtout ceux de Jérusalem où le "roi Hérode Agrippa Ier s'était mis à maltraiter, pour être agréables aux Juifs, les membres de l'Eglise, faisant mourir par l'épée Jacques, frère de Jean". (Actes, XII, 1-2.)

Il n'est donc pas impossible, il est même vraisemblable que les portraits si vivants du Seigneur et des Apôtres qui ornent le calice d'Antioche et qui sont, à n'en pas douter, du premier siècle de notre ère, aient été ciselés à Antioche la Grande par un artiste hellénique qui a connu le Seigneur. Il est difficile actuellement d'affirmer davantage. Ce n'est pas beaucoup. C'est assez cependant pour appuyer historiquement la plausibilité de l'hypothèse du Dr Eisen. Supposez en effet, un instant, qu'il soit prouvé par l'archéologie et l'histoire, que le revêtement artistique du calice d'Antioche est du Ier siècle, c'est-à-dire qu'il a été ciselé avant l'an 100, comme l'affirme le Dr Eisen et le croit le Dr Newbold, il est très probable alors que cette coupe si magnifiquement décorée soit la coupe du Seigneur.

Ajouterai-je la preuve sérieuse quoique difficile que le Dr Newbold tire de l'ensemble des symboles "*which express very completely the theology of the Church of*

Antioch as it was in the latter part of the first century, a significant fact". Il semble bien, en effet, qu'il y ait une étroite parenté entre les idées théologiques de saint Ignace d'Antioche exprimées dans ses lettres et les symboles christologiques ciselés par l'artiste sur l'enveloppe du calice. La "plantation" de vigne qui forme comme la structure artistique de l'enveloppe, est au premier siècle le symbole consacré pour désigner l'Eglise Chrétienne, laquelle a supplanté la synagogue. *The vine as the "planting" occurs in this sense in five out of eight writers before about 170*, écrit le Dr Newbold, (ibid, p. 74). Saint Ignace lui-même appelle l'Eglise "la plantation du Père" et "le Troupeau du Divin Pasteur Jésus". Et les douze tiges déroulant leurs rameaux chargés de fruits peuvent bien vouloir symboliser les plantations des douze Apôtres.

Deux idées, dit M. Newbold, président à la Christologie ignatienne. L'humanité réelle du Christ qu'il défend contre le fantôme imaginé par les Docètes; sa divinité glorieuse prolongée sur terre — ô miracle d'amour — dans la Sainte Eucharistie.

Turning to the chalice, one finds all Ignatius' leading ideas so clearly expressed that one can imagine Ignatius as simply translating its symbols into words when writing his letters. The younger Christ with the open scroll represents Christ on earth presenting to the world the new Law or new Covenant. The elder Christ is the risen Christ, now in heaven; he holds in his right hand the plate of loaves and fishes, a common symbol of the Eucharist, and beside him is the lamb, representing Christ's flock, the Church, in an attitude of eager expectancy, waiting to be fed. What could be plainer? (Ibid. p. 76.)

L'aigle, posé sur un panier rempli de pain : symbole de l'Eucharistie, dont l'envol vers les hauteurs symbolise parfois l'immortalité de l'âme, peut fort bien suggérer cette pensée de saint Ignace : il recommande aux Ephésiens (XX, 2) l'union avec l'évêque et le presbyterium *"rompant un seul pain qui est le remède de l'immortalité, l'antidote pour ne pas mourir, mais pour vivre toujours en Jésus-Christ"*. Saint Ignace est le premier des écrivains sacrés à appeler l'Eucharistie "le pain de Dieu". Et il est le premier aussi qui rappelle, après Mathieu, l'étoile miraculeuse qui désigne aux Mages venus d'Orient le Sauveur naissant à Bethléem. Plusieurs passages aussi de ses lettres, comparant les prêtres de l'Eglise autour de leur évêque, aux Apôtres en "session" autour du Christ lui-même, passages trouvés obscurs en vérité par plusieurs commentateurs ignatiens, sont magnifiquement illustrés sur l'enveloppe du calice où l'on voit les deux figures du Christ, "l'image du Père", assises au milieu des Apôtres qui lui rendent dans un geste d'adoration le suprême hommage.¹

L'œuvre artistique du maître ciseleur reflète donc, ce semble, les idées théologiques de l'évêque d'Antioche. En tout cas, il est difficile de ne pas admettre la ressemblante beauté qu'ils prêtent tous deux, dans leurs symboles, au Christ, "notre Dieu", "Dieu manifesté en la nature humaine".

Si l'on se rappelle maintenant qu'Ignace, mort à Rome, "sous la dent des bêtes", vers l'an 110, a été nommé évêque d'Antioche probablement vers l'an 70, l'on trouve

1.—"Que chacun considère l'évêque comme le Seigneur lui-même". (Smyrn. VIII, XI.) En d'autres passages, il pense à Dieu au milieu d'une assemblée : "Que tous vénèrent l'évêque, comme étant la ressemblance du Père, et les prêtres, comme le Conseil de Dieu et le collège des Apôtres. "Votre évêque étant sur un trône élevé comme l'image de Dieu, et les prêtres autour comme le collège des Apôtres." (Magn., VI, 1; Trall., III, 1; Smyrn., VIII, 1).

que les suggestives comparaisons du Dr Newbold confirment à merveille l'assertion du Dr Eisen, à savoir que le revêtement du calice a été fait avant l'an 100 de notre ère.

Il se peut toutefois qu'une étude plus fouillée de la part de spécialistes sur les méthodes de ciseler l'argent en un si beau relief, ou encore sur la forme des costumes que portent les Apôtres, amoindrissent les probabilités accumulées par ces deux savants en faveur de leur opinion, les détruisent même tout à fait. La vérité historique a quelquefois de ces triomphes insoupçonnés. En attendant cette heureuse défaite, je suis porté à croire à la vraisemblance de leur hypothèse.

Restent, il est vrai, plusieurs objections. On dit volontiers chez les archéologues qu'il n'y eut aucun artiste chrétien avant le II^{ème} siècle. Pourquoi ? parce que les catacombes romaines en témoignent. Cela est vrai sans doute quant à Rome, mais ne l'est plus pour Antioche... Il y a aussi l'aigle aux ailes éployées, la forme des douze sièges, qui n'apparaissent sur d'autres monuments qu'au III^{ème} siècle. Mais ils ne sont pas caractéristiques de cette époque... Il y a surtout le fait inouï de voir l'Eglise de Jérusalem se priver si tôt de cette relique si précieuse qu'est la coupe du Seigneur. A cela nous ne pouvons rien répondre. Que savons-nous des circonstances qui ont pu obliger ou inviter l'Eglise de Jérusalem à remettre à l'Eglise d'Antioche ce trésor sacré ? Une chose cependant est certaine, c'est la persécution et la spoliation auxquelles a été en butte de très bonne heure l'Eglise de Jérusalem. La sécurité manquait peut-être autant pour ce trésor que pour la vie des disciples qui se sauvèrent dès l'an 31 jusqu'à Antioche de Syrie.

Et puis ne dit-on pas avec une certaine probabilité, quoique non universellement admise, que la Pâque du Seigneur fut mangée chez Marie, mère de Jean surnommé Marc.¹ Dans ce cas la coupe du Seigneur lui appartenait. Il y eut, c'est certain, une Eglise dans sa maison. C'est là que Pierre, "après réflexion", se rendit après sa miraculeuse échappée de prison; "il y trouva beaucoup de personnes réunies qui priaient." (Actes, XII, 11-19). Cette maison où était peut-être le Cénacle, était bien menacée. Et puis nous voyons que vers ce temps de persécution, Jean Marc part pour Antioche avec Paul et Barnabée. Il est possible que sa famille le suivît et l'allât rejoindre à Antioche; car jamais plus après, les Actes ne parlent de Marc à Jérusalem. Cela expliquerait peut-être comment il se fit que la coupe du Seigneur, appartenant peut-être à la famille de Jean Marc, se trouvât, vers l'an 45, plus en sûreté à Antioche où la vénération des fidèles inspira à un artiste chrétien de la revêtir si magnifiquement.

Une fresque du Pinturicchio qui orne la calotte de l'abside de l'église de Ste-Croix-en-Jérusalem, à Rome, représente les divers faits se rapportant à l'invention de la Sainte Croix, laquelle eut lieu entre 335 et 357 et, selon

1.—ZAHN présente l'identification de la maison de Marc et du Cénacle comme une donnée traditionnelle primitive. Cf. *JERUSALEM NOUVELLE*, par le Père VINCENT, O.P., fasc. 2 et 3. ...Il est curieux de la retrouver dans les *Acta Sti Barnabae Apost.* (Act. S.S., junii II, 1867, p. 434); ..."Le Seigneur accepta son invitation (de Marie, mère de Marc). Au comble de la joie celle-ci le reçut dans sa chambre haute... A partir de ce jour lorsqu'il venait à Jérusalem, c'est là que le Seigneur descendait avec ses disciples; c'est là qu'il les initia en leur communiquant le mystère ineffable. Nous tenons des anciens cette tradition que celui qui portait la cruche d'eau à la suite duquel le Seigneur ordonna à ses disciples de se mettre, était Marc, le fils de la Bse Marie. C'est à dessein, disent les Pères, en interprétant ce passage, que le Seigneur dit: "chez un tel" (Matt., XXVI, 18), nous apprenant par cette énigme qu'il vient loger chez celui qui se tient prêt. C'est là qu'il fit la Pâque...

une vénérable tradition, lors d'un voyage de sainte Héleine à Jérusalem vers cette époque. La reconnaissance de la Vraie Croix y est garantie par la résurrection d'un mort qui se lève au contact de la Croix du Sauveur. Ce procédé divin d'authentifier la Vraie Croix, affirme Dom Leclerc (Dict. d'arch. Chr. et de Lit., mot: Croix, vol. III, col. 3135-6), est une légende venue d'Orient. Elle fut inventée vers 439, par Rufus et Socrate. Saint Jean Chrysostome et saint Ambroise, vers 395, ne la connaissent pas. Ils affirment, au contraire, que la Vraie Croix fut reconnue au "Titulus" qu'elle portait encore.

La coupe du Seigneur n'a aucun "titre" pour prouver son authenticité. Seul un miracle, peu probable, pourrait attester avec certitude que le calice d'Antioche est cette coupe de l'ami inconnu qui a été consacrée, à la dernière Pâque, par le Sang du Sauveur.

Mais en-deçà de cette certitude divine, il y a tout le champ des opinions humaines et des hypothèses légitimes. Nous avons vu que l'archéologie attestait que le type du calice d'Antioche est du Ier siècle sinon antérieur. L'histoire de l'art du portrait, à l'apogée au Ier siècle, et l'histoire des symboles chrétiens ainsi que des idées théologiques de saint Ignace, démontrent que le revêtement du calice a dû être ciselé avant l'an 100, à Antioche de Syrie, par un artiste grec qui a pu connaître Jésus. Enfin les circonstances dans lesquelles se trouva l'Eglise de Jérusalem plusieurs fois persécutée au milieu du Ier siècle, et la gloire grandissante de l'Eglise d'Antioche où travaillait Jean Marc avec Paul et Barnabée, peuvent expliquer le fait de la présence à Antioche de cette relique insigne, gage d'union entre les deux Eglises peut-être. — C'est plus qu'il n'en faut pour légitimer rationnellement

l'hypothèse du Dr Eisen : à savoir que *le calice d'Antioche serait la coupe du Seigneur*.¹

J.-D. MAUGER, O.P.

Ottawa.

1.—*La Revue d'Histoire ecclésiastique, de Louvain*, rapporte dans son dernier numéro, p. 171, toute une littérature sur le Calice d'Antioche. Notons seulement une réponse du Dr Eisen à M. Conway qui place l'origine du calice vers 550 (*The Antioch Chalice*, dans *Burlington Magazine*, 1924, t. XLV, pp. 106-111), dans laquelle il cite (ibidem, pp. 250-251) en faveur de sa thèse sur l'antiquité du calice, l'opinion de M.-B. Cook (Cambridge) et de M. J. Strzygowski, (*Jahrbuch der asiatischen Kunst*, 1924, pp. 53-61 et pl.) ...Le savant professeur de Vienne n'avait cependant pas voulu, dans la préface du livre du Dr Eisen, trancher la question de l'âge du calice. S'il opine maintenant en faveur de la thèse du Dr Eisen, son témoignage n'est que plus probant parce que plus autorisé.

★

LA TRISTESSE

Un phénomène curieux frappe l'observateur le moins attentif : c'est la tristesse grandissante qui gagne le monde. Un Américain, en quête de statistiques, va jusqu'à nous donner le chiffre marqué au thermomètre de la joie ; il constate que le froid gagne lentement mais sûrement... On ne sait plus être gai. Les figures s'allongent pour ne s'épanouir que rarement en un rire mesuré par l'étiquette, l'intérêt ou la passion. Et pourtant, que n'a-t-on pas fait pour rendre le monde heureux ! Quelle invention n'a tâché de satisfaire nos désirs, nos caprices ! Alors que l'effort intellectuel du dernier siècle s'est orienté presque exclusivement dans le sens du confort, il est arrivé que ce sont ceux-là même qui en bénéficient le plus qui connaissent les plus sourdes tristesses.

Et dire que notre ère s'est ouverte par un message de joie : "Evangelizo vobis gaudium magnum." Comme

le sel dont parle Notre-Seigneur, en saint Mathieu, l'Évangile se serait-il affadi ? Mystère ! disent les uns. Conséquence logique de l'oubli ou de l'ignorance des besoins de l'âme, gémissent les autres.

Puisque le problème de la tristesse se pose de nos jours d'une façon spéciale, examinons-le à la lumière des Saints Livres (passim) et de l'enseignement de saint Thomas d'Aquin (1a IIae, q. 35 ss.) Et pour procéder avec ordre, disons :

- 1) Ce qu'est la tristesse et quelles sont ses espèces,
- 2) Ses causes,
- 3) Ses effets tant sur l'âme que sur le corps,
- 4) Ses remèdes.

I

Tout le monde sait ce qu'est la tristesse. Point n'est besoin d'avoir les cheveux blancs pour avoir senti certaines angoisses qui étreignent l'âme et qui se traduisent, soit par un abattement pénible, soit par un besoin de solitude où l'on voudrait soustraire le cœur au dégoût qui l'inonde, soit par des larmes bien lourdes d'amertume parfois.

C'est dire, donc, que la tristesse est une douleur qui, allant plus loin que les facultés sensibles, les organes corporels, attaque la partie affective de l'âme mise en présence d'un mal perçu par le sens intérieur — intelligence ou imagination. Pour que cette douleur existe, point n'est besoin que les sens extérieurs — le toucher surtout — soient affectés. Le mal qui la cause est considéré comme présent et agissant actuellement ; c'est le ver rongeur introduit dans le cœur du fruit.

Ce mal que la connaissance intérieure met en contact avec la sensibilité émotive de l'âme peut être réel ou imaginaire. Il peut être grave ou rendu tel en passant

à travers la lentille grossissante d'une sensibilité malade. Qu'il soit passé, présent ou futur, peu importe, puisque, d'une manière ou d'une autre, l'esprit le rend présent.

Cette passion est l'une des six — l'amour, la haine, le désir, l'aversion, la délectation, la tristesse — de l'appétit concupiscible. L'appétit irascible, à son tour, en compte cinq : l'espoir, l'audace, la colère, le désespoir, la crainte. Parmi ces onze passions qui caractérisent les mouvements en sens contraires de l'âme, saint Thomas donne la priorité à la joie, la tristesse, la crainte et l'espoir. Comme on le voit, la tristesse est une des principales passions capables de bouleverser l'être.

Sous le rapport de la moralité, y a-t-il plusieurs sortes de tristesse? Peut-on parler ici de bonne et de fausse monnaie? Evidemment, on ne saurait condamner toute tristesse sans mettre Notre-Seigneur en mauvaise posture, lui qui a dit : "Bienheureux ceux qui pleurent, ceux qui souffrent, ceux que le poids du jour écrase..." Saint Paul, à son tour, se réjouit de la tristesse de ses chers Corinthiens. Mais, autre chose est la tristesse prise en elle-même, autre chose est celle qui résulte d'un fait qui demande une réaction en sens contraire. C'est tout comme la peur : mauvaise en soi, elle devient salutaire à l'enfant qu'elle empêche de frôler un chien enchaîné. La tristesse comme telle est mauvaise : c'est la torture d'une faculté faite pour le repos dans le bien. D'ailleurs, ses funestes effets nous la feront juger ainsi. Accidentellement, elle est bonne si elle avertit de la présence d'un mal et pousse l'homme à le faire disparaître. Mais encore ici, il faut qu'elle dure peu : "raro est bona, nisi breviter durat", dit Prümmer, dans son traité de Théologie Morale. C'est tout comme le poison : nuisible de sa nature, il devient salutaire si, dans certaines maladies, un médecin habile le sert à petites doses.

Considérée maintenant du côté des causes qui peuvent la produire, il y a autant de genres de tristesse qu'il y a de maux capables d'atteindre l'âme — et Dieu sait s'ils sont nombreux ! Saint Thomas, après avoir averti qu'il ne s'agit pas d'espèces au sens strict du mot, mais au sens analogique, parle : a) de la miséricorde ou de la pitié qui fait sien le mal d'autrui ; b) d'envie qui transforme en mal propre le bien du prochain ; c) d'angoisse qui enlève à la tristesse toute force de réaction ; d) de paresse enfin ou de paralysie de l'âme qui peut jusqu'à rendre aphone celui qu'elle étreint. Encore une fois, ces différentes sortes de tristesse ne sont que des particularités causales, ou des manifestations diverses de certains effets — l'angoisse, la paralysie — causés par le mal présent à la faculté appétitive.

II

Les causes de la tristesse seront évidemment tous les êtres qui vont s'attaquer à l'âme. Saint Thomas, après nous avoir dit qu'elle peut avoir affaire à des ennemis tant du dedans que du dehors, commence par citer la concupiscence. Cet appétit déréglé qui nous incline parfois si fortement vers les faux biens, est cause de tristesse en ce sens, qu'avec l'ignorance, il est une entrave mise au pied, un bandeau sur les yeux qui retardent notre marche vers le bien. Parfois, non contente de multiplier les difficultés, la concupiscence égare et oriente l'homme vers les abîmes. Il y a une profonde tristesse dans la plainte du grand saint Paul : "Je fais le mal que je ne veux pas faire tandis que je suis impuissant devant le bien qui me sollicite." Que dire de l'amertume qui abreuve l'âme de ces "grands égarés" qui, à un moment donné, s'arrêtent dans leur chute pour fixer leurs plaies ?

Au hasard des aveux, je ne veux citer que ces vers de Jean Aicard, cités par Pierre Loti; ils sont d'une mélancolie poignante.

*Ah ! puisque la nuit monte au ciel ensanglanté,
Reste avec nous, Seigneur, ne nous quitte plus, reste !
Soutiens notre chair faible, ô fantôme céleste,
Sur tout notre néant, seule réalité !*

*Seigneur, nous avons soif, Seigneur, nous avons faim !
Que notre âme expirante avec toi communie !
A la table où s'assied la fatigue infinie,
Nous te reconnâitrons quand tu rompras le pain.*

*Les vallons sont comblés par l'ombre des grands monts,
Le siècle va finir dans une angoisse immense;
Nous avons peur et froid dans la nuit qui commence.
Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons !*

Voilà où l'on en vient avec le programme de vie que Loti lui-même nous confie de façon un peu poseuse, espérons-le: "Je vais vous ouvrir mon cœur, vous faire ma profession de foi. J'ai pour règle de conduite de faire toujours ce qui me plaît, en dépit de toute moralité, de toute convention sociale. Je ne crois à rien ni à personne, je n'aime personne ni rien; je n'ai ni foi, ni espérance..."

Et sans être de ces grands désespérés, avez-vous remarqué la mélancolie qui suit toute défaillance, mélancolie si souvent salutaire qu'on nomme remords ?

Une autre cause intérieure de tristesse, c'est notre amour de l'unité. Nous aimons tout ce qui parfait notre être, tout ce qui nous donne une unité complète. Et par contre-coup, les agents qui s'opposent à cette unité, à cette union, deviennent des causes de tristesse. Sans parler ici du malaise que l'on ressent de voir son corps aux prises avec la maladie, les infirmités, la vieillesse, que dire de la désagrégation de l'esprit ? Que dire sur-

tout de la désagrégation du cœur ? Y a-t-il ruines plus tristes que celles de nos affections ? Et quand l'obligation a forcé des êtres qui s'aimaient à s'éloigner les uns des autres, vous savez quel vide affreux se creuse dans le cœur. "Partir, c'est mourir un peu", dit la chanson ; et les départs, petits ou grands, sont si nombreux dans la vie... Oui, tout ce qui contrarie ce besoin d'union des nombreuses parties qui composent notre être, tant physique que moral, devient une source de tristesse.

Enfin, quelle sera la cause efficiente extérieure capable d'introduire le mal dans l'âme pour la faire souffrir ? Il est évident que cet agent devra être plus fort que l'appétit qui ne veut pas cette douleur : autrement, la résistance de ce dernier rendrait l'effort de cet agent inefficace. Cette faiblesse de l'âme peut être réelle ou apparente, momentanée ou permanente : c'est ce qui explique l'action d'agents perturbateurs, parfois si faibles. On pourrait bien faire face à telle épreuve moins forte que notre pouvoir de réaction ; mais, on ne s'en met pas en peine. Qui sait si la vanité ne poussera pas à fixer un brin de mélancolie dans les yeux ?

Il est clair que si, en vue d'un bien plus grand qui en résulte, l'âme consent à l'action extérieure et va jusqu'à la seconder, il n'y aura plus de tristesse, mais un plaisir — passager pour le moins. C'est ainsi que le patriotisme d'un père peut aller jusqu'à la joie alors que l'armée vient lui arracher son fils. Dans un autre domaine, vous savez qu'on a appelé Claire d'Assise, la joie de la pauvreté ; Thérèse d'Avila, la joie de la souffrance ; Jeanne-Françoise de Chantal, la joie de l'action, etc.

Il reste donc que la tristesse est causée par un mal que, contre son gré, rendent présents à la faculté apétitive de l'âme, des agents tant du dedans que du dehors.

L'ABBE EMILE DUSSAULT.

(à suivre)

VOEUX DE RELIGION

LES ORIGINES

Est-il nécessaire d'interroger sur l'origine des vœux de religion ? La source de tout ce qu'il y a de saint dans l'Eglise n'est-elle pas unique ? C'est la même divine pensée qui a tout inspiré, la même puissance infinie qui a tout permis. Celui qui nous a appris à adorer le Père en esprit et en vérité peut-il ne pas être l'auteur du plus parfait des actes de religion ? Sans doute c'est au Christ que se rapporte comme à son auteur toute la vie chrétienne. Pas un dogme ou une pratique qui ne soit né de sa parole ou de ses œuvres. Mais pour se rattacher à l'enseignement et aux actions du Sauveur, tout ce qui fait la doctrine et le culte chrétien n'a pas été nommé par lui. Son enseignement est clair, sans institution est définitive sur certains points. Combien d'autres ne nous ont été appris et imposés que par les docteurs qu'il a constitués les interprètes de sa parole, par les maîtres à qui il a confié la conduite de son Eglise. Il importe de connaître à laquelle de ces deux institutions, immédiate ou médiate, se rapportent les vœux de religion.

Il y a en effet de grandes conséquences à conclure à leur institution par le Christ ou par l'Eglise. Leur législation ne sera pas la même dans l'un ou l'autre cas. La loi, règle et mesure de tout droit, est nécessairement l'expression d'une volonté. Elle indique une domination. C'est au maître qu'il appartient de légiférer à l'endroit de ce qu'il possède, de ce qu'il a institué. Et cette législation elle-même, son œuvre encore, lui appartient toute entière. Il en est le seul maître. Aucune puissance inférieure ne pourra d'elle-même en rien changer. Mandataire du Christ et continuatrice de son œuvre, l'Eglise a hérité du pouvoir législatif de son fondateur. Mais

elle ne commande que pour perfectionner les institutions du Christ et faire observer ce qu'il a lui-même ordonné. Ces volontés divines dépassent son autorité. Elles sont intangibles. Si donc les vœux de religion relèvent de l'institution immédiate du Christ, ils appartiennent de ce fait au droit divin et aucune loi de l'Eglise ne peut les atteindre.

Avant de donner notre conclusion, il nous faut bien distinguer l'élément essentiel des vœux de religion et ce qui ne peut en être que des déterminations accidentelles. Toute leur essence dit un don de soi-même à un supérieur, consacré par la promesse faite à Dieu d'être pauvre, chaste et obéissant. Ce qui ne leur est qu'accidentel, c'est d'être émis selon une règle ou une autre, dans telle ou telle famille religieuse. Toute autre détermination qu'on peut encore leur ajouter laisse intact leur caractère substantiel. Ils sont essentiellement pour le religieux actuel ce qu'ils ont été pour le premier profès.¹ Ce n'est pas l'auteur de ces modes accidentels que nous cherchons. Nous ne nous demandons pas si les vœux, tels qu'ils sont prononcés et pratiqués dans un ordre religieux déterminé, sont d'institution divine ou humaine. Personne ne conteste à l'Eglise le droit de régler l'émission des vœux de religion. Elle est juge de la condition de ceux qui s'engagent, elle prononce sur la validité de leur acte. Elle peut permettre l'institution de nouvelles familles religieuses ou supprimer des fondations anciennes. Mais nous nous demandons si ces vœux eux-mêmes, élément essentiel de toute vie religieuse, ont été institués par le Christ ou par l'Eglise. Nous cherchons si c'est Dieu ou les hommes qui nous ont appris cette voie de la perfec-

1.—Suarez: *Opera Omnia* — Paris — Vivès — 1859, t. XV, p. 232, No 6. Salmanticenses: *Cursus theologicus* — Genève — Grosset — 1879, t. XII, p. 338.

tion, si c'est de Dieu ou des hommes que le prélat détient ce pouvoir de recevoir l'engagement que nous contractons avec le ciel et de nous commander ensuite en maître : si la substance des vœux de religion est de droit divin ou humain.

Nous allons essayer d'établir successivement : 1° que le Christ a institué les vœux de religion, et 2° qu'il devait à son Eglise de le faire.

I

LE CHRIST A INSTITUE LES VŒUX DE RELIGION.

On ne saurait, à l'encontre des plus grands témoignages, soutenir sans témérité que les vœux de religion n'ont pas une origine divine.² Tous les catholiques bien t. 7, p. 129.

pensants, a-t-on dit, en font remonter l'institution au Sauveur.³ C'est, en tout cas, l'enseignement des Pères, des grands théologiens et des Papes. "Par ces mots : "Venez à moi vous qui travaillez, le Christ, dit saint Basile, nous a appelés à la vie religieuse." Saint Jean-Chrysostome appelle l'état religieux "une philosophie instituée par le Christ". Saint Thomas répète à plusieurs reprises la même doctrine. Très explicitement il dit que "les Apôtres se sont engagés par *vœu* à pratiquer les œuvres de l'ETAT DE PERFECTION quand ils ont tout abandonné pour suivre Jésus." ⁴ Suarez et les théologiens de Salamanque enseignent que les Apôtres ont été de vrais religieux soumis au Christ comme à leur prélat.⁵ Pie VI et Pie IX écrivent que ce serait porter atteinte au droit divin que de vouloir détruire les vœux de religion. Enfin

2.—Bouix — *Inst. jur. can.* — Paris et Bourguet-Calos, 1882.

3.—Suarez, l. c. t. XV, p. 231.

4.—11-11, q. 88, a. 4, ad 3um.

5.—Suarez, l. c. t. XV, p. 223. Salmanticenses, l. c. p. 337.

Léon XIII résume et consacre tout cet enseignement de l'Eglise dans son admirable lettre à l'Archevêque de Paris, où il dit que "les Ordres religieux tirent leur origine et leur raison d'être de ces sublimes conseils évangéliques que notre divin Rédempteur adressa, pour tout le cours des siècles à ceux qui veulent conquérir la perfection chrétienne." 6

Le Christ nous a appelés, en effet, à pratiquer le dépouillement qu'opèrent les trois vœux de religion. A plusieurs endroits de ses Evangiles il exhorte à la pauvreté, à la chasteté et à l'obéissance. Il demande d'abord le détachement des biens de la terre. Il est difficile de donner un autre sens aux paroles qu'il adresse au jeune homme en quête de perfection. "Va, lui dit-il, vends tout ce que tu possèdes, donnes-en le prix aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel." Ce détachement, il le veut complet. Il énumère les biens que l'on doit quitter, pour être vraiment pauvre. "Quiconque, à cause de mon nom, abandonnera sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses terres, recevra le centuple et possèdera la vie éternelle." Il exhorte à la continence. Tous les maîtres donnent cette interprétation aux paroles du Sauveur proposant à ses disciples l'exemple de ceux qui ont renoncé volontairement au plaisir des sens pour acquérir le royaume des cieux. Enfin, son "Suivez-moi", entendu au cours des siècles par tant d'âmes généreuses, nous enseigne l'obéissance à lui-même ou à ceux qui le représentent. "Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive." Il faut renoncer à sa volonté propre pour entendre les enseignements divins et arriver à la perfection qu'il est venu nous enseigner. Jésus est

6.—A. S. S. VII, 3. Acta Leon. XIII, 339.

bien près des vœux de religion quand il nous enseigne ainsi les grandes pratiques qui en sont l'objet.⁷

Plus encore, il exhorte à s'attacher par des vœux à la pratique de ces vertus. Elles seraient déjà par elles-mêmes bien méritoires. Avec les vœux elles seront plus parfaites. En les accomplissant ainsi, non seulement on fait le bien, mais on est encore fixé dans le bien.⁸ C'est à la plus haute perfection dont ils soient capables que le Christ appelle ses disciples. Est-ce la simple pratique de la pauvreté qu'il demande au jeune homme riche ? Mais il nous apprend que celui-là est réellement pauvre qui possède les richesses comme ne les possédant pas. La vertu demande simplement que le riche ne s'attache pas à ses biens, qu'il se regarde comme en étant le dépositaire au nom de Dieu. Pourquoi le Christ dit-il à celui-ci : vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres ? C'est qu'il lui demande plus qu'une pratique ordinaire de la pauvreté. Non seulement il veut qu'il ne s'attache pas aux richesses, mais encore qu'il s'en détache et qu'il se mette dans l'impossibilité de s'y attacher jamais. Et qu'est-ce que cela sinon le dépouillement qu'opère le vœu ? C'est donc à quelque chose de plus que la vertu que le Sauveur appelle ses disciples et tous ceux qui, dans la suite, voudront lui appartenir parfaitement. Il veut les fixer dans le bien. Il ne veut pas qu'après s'être une fois engagé à le suivre on l'abandonne : "Celui qui regarde en arrière après avoir mis la main à la charrue n'est pas digne du royaume des cieux." Les Apôtres Pierre et André, dit saint Augustin, veulent marquer leur volonté de s'engager irrévocablement quand ils laissent au large la barque qu'ils abandonnent pour suivre le

7.—11-11, q. 186, a. 3, ad 4um; a. 4, ad 7um; a. 5, sed contra — Lagrange et Knabenbauer: Comment. in Matt. XIX, 16-30.

8.—11-11, q. 186, a. 6.

Maître.⁹ C'est par le vœu que l'on s'attache ainsi fermement à la suite du Christ.¹⁰ Il y a donc exhorté ses Apôtres.

C'est même aux vœux de religion proprement dits qu'il les a appelés.¹¹ Il ne lui suffit pas que ses disciples s'attachent pour toujours à sa suite. Il les exhorte encore à l'abandon complet de leur personne à sa divine volonté. La promesse de cette soumission complète à un maître, pour la pratique d'un entier détachement des choses de la terre, c'est, au sens strict du mot, la profession religieuse. L'énergie des paroles du Christ donne cette portée à son appel. "Que celui qui veut venir après moi, se renonce à lui-même et qu'il me suive." Ce renoncement, n'est-ce pas la complète soumission du religieux ? Et dans ce "sequatur me", le Christ voit, au-delà de sa propre autorité, celle de ses représentants qu'il investira bientôt de ses pouvoirs.¹² Cette soumission, il la demande donc, par ses disciples, à tous ceux qui, au cours des siècles, voudront comme ceux-ci tout quitter pour le suivre et le servir. Et on comprend qu'il leur demande ce don d'eux-mêmes. Il les voulait dans sa suite pour qu'ils pussent entendre son enseignement et imiter ses divins exemples. Il les mettait à l'école de la perfection. En disciples dociles, ils devaient donc se laisser conduire et façonner par leur maître. Et voulant les amener à ce dépouillement complet qu'il leur enseignait, il devait leur demander cette servitude actuelle, comprise et acceptée, l'abandon de toute leur personne à sa divine volonté. La vie religieuse n'a pas d'autres soucis. Elle ne devait pas avoir d'autre origine. Le Sauveur était le maître par excellence de la perfection. Il ne pouvait pas

9.—Lib. II, De Consensu Evang. ch. 17.

10.—11-11, q. 186, a. 6.

11.—11-11, q. 88, a. 4, ad 3um.

12.—Suarez, l. c. t. XV, p. 225.

ne pas nous enseigner les moyens de l'acquérir. Les Apôtres étaient les prémices de son choix : il devait les appeler à la parfaite observance de sa doctrine. Sans doute, il les préparait surtout à devenir eux-mêmes les maîtres de la perfection, les pasteurs de son Eglise. Mais cette perfection dont ils devaient être les docteurs, ils devaient d'abord en apprendre la pratique. Pour les préparer à devenir évêques, rien n'empêchait que le Christ n'en fît d'abord des religieux.¹³ Le Collège des Apôtres a-t-il même formé une famille religieuse proprement dite, soumise à l'autorité du Sauveur comme à celle d'un prélat? De graves docteurs l'ont affirmé.¹⁴ Cet enseignement ne manque pas de probabilité, quoiqu'on ne puisse l'appuyer de preuves historiques.¹⁵ Le Christ a pu ne pas aller jusqu'à ces dernières déterminations pratiques de sa doctrine. Les éléments essentiels étaient donnés. Il venait de nous enseigner réellement les vœux de religion.

Cet enseignement de Notre-Seigneur n'était pas un précepte. Par ces paroles, il exhortait seulement à la pratique de la plus grande perfection. Il conseillait ce don de soi-même par les vœux de pauvreté, de chasteté, et d'obéissance. Il enseignait ce double mode de vie, ou plutôt, cette double pratique de la même charité dont devait vivre les âmes. La première était la pratique de l'essentiel de la vie chétirene. Personne ne pouvait s'en désintéresser. Le Christ la commandait. Il imposait à tous de fuir le mal, d'adorer son Père, en esprit et en vérité. La seconde était la pratique de la perfection de la charité. Les œuvres qu'elle comportait n'étaient pas nécessaires au salut. Le Sauveur ne les imposait

13.—Salmanticenses, l. c. t. XII, p. 338.

14.—Suarez, l. c. p. 233 — Salmanticenses, l. c. p. 337.

15.—Wernz: Jus decret, t. III, p. 599.

pas. Il se contentait de montrer la voie à ceux qui auraient le courage de s'y engager.¹⁶ Mais ces conseils peuvent s'élever parfois à des accents étrangement impératifs. Si pour une âme, cette exhortation à la vie parfaite devenait trop pressante, l'appel du Seigneur serait alors évident. Il y aurait grave imprudence à y résister. De même ces œuvres non essentielles à la charité peuvent devenir, dans un cas déterminé, l'unique moyen assuré de salut. Celui qui reconnaîtrait cette nécessité serait encore obligé de suivre l'appel du Maître.¹⁷ En plus, précisément parce que la vie religieuse est infiniment bienfaisante et méritoire, celui qui y est appelé reçoit une grande grâce. Il y aurait faute, et souvent faute grave, à l'en priver, même par de justes moyens.¹⁸ Si les moyens étaient injustes, le péché se doublerait d'une injustice.¹⁹ D'autres considérations extrinsèques peuvent encore rendre obligatoire la pratique de ces conseils évangéliques. Mais, par eux-mêmes, ils n'obligent pas. Ils sont le complément du précepte et s'en distinguent.

Dans ces conseils du Christ, il y a cependant une réelle institution.²⁰ Sans doute le Sauveur faisait surtout œuvre d'enseignement. Il découvrait aux ignorants une perfection inconnue, rappelait un idéal aux âmes apathiques. Mais il y avait là plus qu'une manifestation de vérité. Par ses paroles, le Christ instituait un pouvoir, il communiquait une puissance. Désormais, l'abnégation qu'il conseillait entraînerait le don total de soi, dans une dépendance actuelle et absolue. Ce qui avait pu être jusque-là et pouvait demeurer une pratique privée, il en faisait un état public et extérieur. Il instituait cet état

16.—1-11, q. 108, a. 4 — Salmanticenses, l. c. p. 442.

17.—Saint Alphonse de Liguori, *Homo apost.* XIII, 26.

18.—Saint Thomas, III, quodl. a. 14.

19.—Vermeersch, *De relig.* No. 131, 132.

20.—Suarez, l. c. t. XV, p. 235.

de servitude spirituelle, fait de soumission et d'autorité, qu'est la vie religieuse. Toute puissance sur les âmes et la volonté vient de Dieu. Il ne la communique que par institution spéciale. Le Christ donnait ici ce pouvoir. Toutes les âmes qui, au cours des siècles, voudraient opérer en elles ce renoncement conseillé par le Maître, trouveraient un supérieur qui recevrait leur promesse de soumission et leur commanderait ensuite comme ayant autorité. Des milliers de sociétés se formeraient ainsi, dépendantes à leur tour d'une autorité supérieure, l'Eglise, qui pourrait à son gré les permettre ou les supprimer, juger des aptitudes de leurs sujets, déterminer les conditions de leur admission et la valeur de leur engagement. Pouvoir de domination et de régence, voilà ce que comportaient ces conseils évangéliques. Le Christ, en enseignant une telle doctrine et en communiquant une telle puissance, instituait réellement les vœux de religion.

II

LE CHRIST DEVAIT A SON EGLISE D'INSTITUER LES VOEUX DE RELIGION.

La doctrine du Sauveur demandait l'enseignement de la perfection chrétienne. La Verbe de Dieu était venu sur la terre apporter la vie aux hommes. Cette vie qu'il voulait leur communiquer, c'était sa propre vie, infiniment sainte et béatifiante. Il voulait la leur donner abondante, dans toute sa plénitude. La sainteté même, l'idéal de toute perfection, il devait attirer à ce qui est parfait, tâcher d'élever le plus haut possible ceux qu'il était venu régénérer. Aussi toutes ses paroles ne sont-elles qu'une exhortation à la pratique de la perfection. Chaque page de l'Évangile répète sa pressante supplique: "Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait."

Il pouvait leur répéter le cri de l'Éternel aux Hébreux : "Soyez saints parce que je suis saint." Je suis la voie, la vérité et la vie, nul ne peut aller au Père si ce n'est par moi. Soyez donc saints, et, pour cela, écoutez mes enseignements, imitez ma vie. C'est le langage de chacune des pages de l'Évangile. Le Christ était le maître de la perfection.

Cette perfection qu'il venait enseigner, il devait en instituer une profession publique.²¹ La nature de son Église le demandait. La sainteté devait en être un des principaux caractères. Cette note de l'Église exigeait, sans doute, avant tout, qu'elle comptât toujours dans son sein des âmes saintes, avides de perfection. Elle demandait encore que cette perfection fût visible. L'Église devait être sainte. Elle devait aussi être reconnue comme une école de sainteté. Elle ne devait pas être un jardin fermé, connu seulement du maître. Sa mission était toute apostolique. Elle devait opérer à la face des peuples, au milieu des sectes jalouses et haineuses. Elle devait éclairer les uns et combattre les autres, manifester à tous la divinité de ses origines et la supériorité de son enseignement, faire reconnaître Dieu dans sa vie et dans sa doctrine. Pour convaincre et entraîner, il fallait que ses attributs de sainteté fussent visibles, qu'elle montrât en action ses puissances sanctificatrices, qu'elle comptât dans son sein des écoles publiques de perfection.

Les vœux de religion sont par excellence cette profession publique de la perfection. La vie religieuse est l'école officielle de la sainteté. Il y a dans l'Église une double profession publique de la perfection. L'une reproduit le rôle sanctificateur du Christ, l'autre sa sainteté personnelle. Dans les deux se retrouve l'obligation perpétuelle de pratiquer ouvertement les œuvres d'une par-

21.—Bouix. Inst. jur. can. t. 1, p. 177.

faite charité. La première est le sacerdoce, et le sacerdoce dans sa plénitude, l'épiscopat. La seconde est la profession religieuse.²² La consécration épiscopale est la profession publique des trois choses qui appartiennent à la perfection de la charité fraternelle: l'amour des ennemis, le don de sa vie pour ses frères, la dispensation des biens spirituels. Les vœux de religion sont la profession publique des trois choses qui permettent l'exercice de la parfaite charité divine: le renoncement aux biens extérieurs, au plaisir des sens, à la volonté propre.²³ Il y a cependant une différence entre l'une et l'autre. La première oblige, non seulement à la recherche, mais à la pratique de la parfaite charité. Elle suppose plutôt qu'elle n'apprend la perfection. L'évêque n'est pas le disciple qui écoute, mais le maître qui enseigne. La profession religieuse, au contraire, suppose une perfection religieuse non encore acquise. C'est tout son rôle d'y conduire. Elle oblige à y tendre. Par le dépouillement qu'elle opère, elle en assure la pratique. Les vœux de pauvreté et de chasteté débarrassent l'âme de tout ce qui pourrait la distraire de Dieu. Le vœu d'obéissance la soumet à une direction prudente et éclairée. La vie religieuse est l'école attitrée où s'enseigne, s'apprend et s'acquiert la sainteté. Les vœux de religion sont donc cette profession publique de la perfection que le Christ devait instituer dans son Eglise.

Les vœux de religion ne sont donc pas une nouveauté dans l'Eglise. C'est le Christ, son fondateur, qui nous les a enseignés. Ce sont les Apôtres, ses premiers pasteurs, qui nous en ont donné l'exemple. Ils sont donc bien anciens. "Ils ont commencé avec l'Eglise, ou plutôt

22.—11-11, q. 184, a. 5.

23.—Saint Thomas, *Perf. vit. spirit.* ch. XVI.

elle a commencé avec eux.”²⁴ L’Eglise est née et s’est développée dans l’atmosphère de la vie religieuse. Le Christ a fait des religieux de ceux qui devaient en être le premier noyau. On n’avait donc pas raison de dire que “par son sacerdoce on appartenait à un Ordre plus ancien que celui de saint François, ou même de saint Benoît, que l’on appartenait à l’ORDRE DU CHRIST.” Le Bénédictin comme le Franciscain et tous les religieux, et parce que religieux, appartiennent aussi à l’Ordre du Christ. Leur Ordre est son Ordre. Sans doute, ce n’est pas le Christ qui est l’auteur de la règle de saint Benoît ou de saint François. Ce n’est pas le Christ qui a réuni les premiers membres de chacune de ces familles. Mais ce qui constitue essentiellement la vie de ces religieux et de tous les religieux, c’est le Christ qui l’a institué. Les vœux, élément essentiel de toute vie religieuse, ont été enseignés par le Christ et pratiqués par les Apôtres. Il y aura toujours dans l’Eglise des évêques, des prêtres, et des ministres parce que son fondateur lui a donné cette hiérarchie. A cause de la même volonté du Christ, il y aura toujours des religieux dans l’Eglise. Le religieux prêtre se rattache donc au droit divin par sa profession religieuse comme par son sacerdoce. Les deux sont d’origine divine, et l’Eglise les a toujours connus.

Les vœux de religion ne sont donc pas non plus un hors-d’œuvre dans l’Eglise. Ils en proclament la fin propre et vivent de sa vie. La vie religieuse fait partie du plan divin. Elle a sa place dans l’économie de la sanctification du monde. Elle est la profession publique de l’œuvre même de l’Eglise. Le religieux opère en lui-même le travail que l’Eglise voudrait faire en toute âme chrétienne. Il ne fait que pousser à fond toutes les con-

24.—Dom Gréa.

séquences du baptême qui l'en fait membre. La vie religieuse n'est donc pas une spécialité. Elle n'est pas non plus un organisme à part. On a pris plaisir à représenter l'état religieux comme une société indépendante de l'Eglise, souvent même en antagonisme avec elle: "un bâton dans les roues de l'épiscopat". Eh bien non!! Les Ordres religieux sont des petites sociétés **DANS** l'Eglise. Ils se sont formés dans son sein, ils s'alimentent à la même vie, ils travaillent à la même œuvre, sous son regard et ses ordres. Leur action est son action, leur force sa force, leur gloire sa gloire. Les religieux sont avec l'Eglise, et souvent, selon le mot de Michelet, "l'Eglise s'est réfugiée dans ses moines". L'Etat religieux n'est donc pas une "superfétation". Les vœux de religion, profession publique de sainteté, proclament le caractère essentiel de la véritable Eglise.

P. RAYMOND.-M. VOYER, O.P.

Ottawa, le 26 février, 1925.

— ★ —

LES IDEES DE MAURICE BARRÈS

Parler de Maurice Barrès, c'est évoquer la douce Lorraine. Son nom étage, dans la mémoire de ceux qui les ont contemplés, les paysages de la Moselle, comme le nom de Fra Angelico nous ouvre le porte du cloître de Saint-Marc... Le visage de cette terre de naissance, où d'abord il étouffait et qu'il a voulu fuir, mais en qui plus tard il acceptera de se reconnaître, est le visage même de son âme, "terre aux mouvements immenses et doux... avec ses villages égayés d'arbres à fruits, ses petits bois de hêtres, de charmes, de chênes, sa lumière douce et noble qui met sur les premiers plans des couleurs

de mirabelles, et sur les lointains un sublime mystère d'opale, de jeunesse et de silence..."

Dans tous ces paysages, qu'il décrit comme des états d'âme, Barrès a découvert un sens profond, une pensée mystérieuse qui a pénétré sa vie. "Je distingue dans la plaine nos villages séculaires... et sur l'horizon, nos déesses, nos vertus Lorraines : Prudence, Loyauté, Finesse qui sont des personnes immortelles."

Et de retrouver dans les livres de M. Barrès le visage de cette terre qui se prolonge jusque chez nous, de l'entendre commenter spirituellement la ligne de l'horizon et l'arbre des cimetières, j'ai senti naître en moi une grande admiration pour son génie. Cependant, des raisons plus profondes — et elles nous sont communes — justifient notre sympathie à tous. Les premiers livres que nous avons ouverts quand nous avions quinze ans, ceux qui nous ont conquis, ce furent "La grande Pitié des Eglises de France", "La Colline Inspirée". Je n'oublierai jamais, pour ma part, l'après-midi où je lus "La grande Pitié des Eglises de France", assis dans une clairière du bois, ancienne carrière que les bruyères avaient envahie...

Puis ce fut au fond de tous ces livres l'exaltation toujours renaissante, que nous versait dans le sang le culte de la Terre et des Morts. La paraphrase perpétuellement renouvelée de ce thème eut sur les jeunes gens de France une immense influence : ce fut le remède qui guérit les déracinés en leur rendant le goût de la terre ; le culte du passé leur révéla la vraie grandeur de la France, et plusieurs de ces jeunes gens, tel Psichari, — plus logiques en cela que Barrès lui-même — ont trouvé au fond de ce passé, admirablement prouvée et commentée, la Vérité Chrétienne.

On pourrait — et le travail ne manquerait certes pas d'intérêt — examiner avec plus de curiosité cette in-

fluence de Barrès sur la génération qui l'a suivi. Ce serait déborder les cadres du sujet présent et qu'il importe de délimiter.

Malgré la bibliographie dont je dispose, malgré surtout une désertion assez prolongée de l'ambiance de Barrès, je voudrais tracer, telle qu'elle se dresse dans mon souvenir, sa physionomie, et montrer ce qu'elle a de ressemblant avec notre catholicisme. C'est au fond la seule raison qui justifie nos incursions de moine dans la littérature.

* * *

Barrès est une figure à grands contrastes. Tant de choses en lui se disputent son âme et son esprit, il nourrit tant de complaisances et pour des objets si divers, son panthéon est peuplé de tant de grands hommes : Racine, Napoléon, Taine, Sainte-Beuve, Renan ; son ciel de dieux si opposés : Dieu personnel et l'Inconscient, les déesses et Jeanne d'Arc, qu'on se demande avec une certaine anxiété où se trouve le centre de son âme, où s'expliquent en quelque façon toutes ces anomalies.

Ce duel intérieur — car si les vêtements sont multiples, il n'y a en réalité que deux forces en présence — est manifeste au temps de sa jeunesse. Les cours de philosophie l'ont provoqué en lui. Son professeur de métaphysique lui apparaît comme un "jeune dieu de l'intelligence", et la confiance dont il le paye lui fait accepter comme pain substantiel les nébuleuses abstractions empruntées à l'Allemagne. Quel système choisir dans le bel écrin qu'on lui présente ? Désarroi, anxiété de ce philosophe de vingt ans, mais quelle griserie dans cette perplexité ! Cette classe de philosophie "semblait, nous confie-t-il, une écurie où l'on a distribué l'avoine". Cette avoine qu'il mangeait, c'était le poison des barbares que toute sa vie il combattrait, mais qui sera si mêlé à son

sang, que toujours on pourra craindre de le voir remonter. Idéalisme philosophique, panthéisme où portant il refuse de s'évanouir, telles furent les premières idoles. A côté de cela, et faisant équilibre à la fascination d'un abstrait creux, à la divagation de l'esprit, Barrès possède une extrême sensibilité. Elle aura sur lui une profonde influence car elle est douée d'une si vive et si juste intuition qu'il ne peut s'empêcher d'être finalement vaincu par elle et d'obéir.

Voilà quelles sont au moment du départ les forces qui se disputent son âme.

"Sous l'œil des Barbares", "L'Homme libre", "Bérénice" nous présentent le premier acte de cette lutte intérieure: un individualisme exaspéré, tout bardé de métaphysique, tout fier de lui-même, qui prend pour frénésie de la vie, non la vie elle-même, mais l'analyse à outrance du moi, le stérile et bientôt décevant repliement sur soi. Se sentir vivre, vouloir réaliser en soi et devant soi toutes les quintessences dont son professeur de philosophie l'a empoisonné ! Tel est d'abord son idéal. "Frémissant jusqu'à serrer les poings du désir de dominer sa vie, il se plonge dans l'étude des moyens de posséder son âme comme un capitaine possède sa compagnie. Quelque jour, rêve-t-il, un physiologue "dressera la statistique des émotions, afin que l'homme à volonté les crée toutes en lui et toutes en un seul moment."

Dès le second volume, en philosophe, il a posé les principes, les axiomes du Moi :

Premier principe: Nous ne sommes jamais plus heureux que dans l'exaltation.

Deuxième principe: Ce qui augmente beaucoup le plaisir de l'exaltation c'est l'analyse.

Conséquence: Il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible.

Il descend donc en lui-même. D'abord ce sont les livres qui le guident, ses livres et ses auteurs préférés dans lesquels il se retrouve. Philippe et Simon s'enferment dans leur ermitage, et là, penchés sur eux-mêmes, ils font de véritables retraites spirituelles avec examens de conscience et invocations de ceux qu'ils appellent leurs "intercesseurs".

"Il est, Simon, des hommes qui ont réuni un plus grand nombre de sensations que le commun des êtres. Echelonnés sur la voie des parfaits, ils approchent à des degrés divers du type le plus complet qu'on puisse concevoir : ils sont voisins de Dieu. Vénérons-les comme des saints. Appliquons-nous à reproduire leurs vertus, afin que nous approchions de la perfection dont ils sont des fragments de grande valeur."

Pourtant, ils constatent qu'à se chercher ainsi dans leurs Saints, ils ne peuvent éclairer les parties les plus récentes de leur moi. Au fond d'eux-mêmes il y a tout un monde qu'ils ne connaissent pas et que leurs guides ne peuvent leur révéler. Et la nature les invite. Ils sortent de leur ermitage ; et voici que des choses et des êtres qui les entourent, églises, cimetières, hommes qui peinent sur des labeurs héréditaires, voici que se lèvent des impressions très confuses mais pénétrantes. A ce contact le fond de leur moi s'éclaire. Ils entrevoient en eux les traits singuliers qui leur viennent des vieux laboureurs. "A suivre comment ils ont bâti leur pays, dit Philippe, je retrouverai l'ordre suivant lequel furent posées mes propres assises". Et il se penche sur le miroir lorrain, plus puissant que les analystes dans lesquels il s'est jusqu'ici contemplé.

A vrai dire, l'image que sa terre lui renvoie, ou plutôt cette image de lui-même qu'il prête à sa terre, n'est guère pour l'encourager. Immédiatement il se butte aux

limites de son Moi. Il se découvre appartenir à une race morte de sécheresse et cette sécheresse l'envahit. "Parce que je connais l'être que j'ai reçu de mes pères, je doute de mon perfectionnement indéfini. Je crains d'avoir bientôt touché la limite des sensations dont je suis susceptible. Petit-fils de ces aïeux qui ne surent pas se développer, ne vais-je pas demeurer infiniment éloigné de Dieu qui est la somme des sensations ayant conscience d'elles-mêmes!" Et volontiers sans doute, il se rappelle "l'invitation au voyage" de Baudelaire, que son ami Stanislas lui avait si souvent répétée :

*Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde,
C'est pour assouvir
Ton moindre désir...*

Quel parti choisir ? Faut-il se résigner, accepter, se soumettre, renoncer à ce moi infini en profondeur, à cette somme de sensations ! Il ne peut l'admettre, il se révolte devant ces limites que demain il acceptera. Vivre, se sentir vivre, aimer avec frénésie, aimer de préférence les choses qui vont mourir ! Il invoque la mort pour intensifier ses sentiments, il lui demande de ravager ce qu'il aime, et de donner la fièvre à la moindre des voluptés. Toutes ses sensations sont comme un parfum de feuilles mortes qu'il arrache à la mort. Cette idée de la mort, qui chez Loti est une semence de désespérance, devient pour Barrès un coup de fouet, un cordial. "La volupté et la mort, une amante, un squelette, sont les seules ressources sérieuses pour secouer notre pauvre machine." Il trouve au cadavre une "force enivrante".

Pourtant ces excitations violentes ne sont pas faites pour lui. Il a beau abandonner sa Lorraine et chercher

dans les paysages étrangers des élargissements, demander aux voyages de Grèce et d'Italie de le faire évader de ses propres limites, malgré lui, il doit reconnaître dans le vieil arbre lorrain "le poteau où sa chaîne le rive".

La première fois, vraisemblablement, que cette idée de l'acceptation s'impose à lui, c'est en méditant devant le Christ de la "Cène" de Léonard de Vinci. "Le geste de ses mains, et ses traits, qui sont pour notre constante indignité le plus douloureux des reproches, signifient qu'à comprendre tout, à distinguer la bassesse irrémédiable qui est à l'origine de chacun de nos sentiments, le sage, celui qui sait tout, pardonne tout. Tel est le mot suprême d'une connaissance complète et d'une méditation de la réalité: c'est l'acceptation."

La réalité ! Ses grands hommes l'y ramènent. Ce que les déracinés vont demander au tombeau de Napoléon, c'est l'énergie "de ne pas glisser sous la vie, mais de s'attacher à des réalités, de se placer dans des conditions vitales". C'est une leçon d'acceptation encore que Taine lui donne devant le bel arbre qu'il a choisi comme but de ses promenades journalières. Il lui montre dans ce bel arbre "l'image expressive d'une belle existence". De cette description, trop longue à citer, ne retenons que les dernières phrases, celles sans doute qu'aura retenues Barrès. Elles forment transition entre deux étapes de sa vie, et relient sans heurt l'acceptation au culte du moi. "En éthique surtout je le tiens pour mon maître. Regardez-le bien. Il a eu ses empêchements, lui aussi; voyez comme il était gêné par les ombres des bâtiments; il a fui vers la droite, s'est orienté vers la liberté, il a développé fortement ses branches en éventail sur l'avenue. Cette masse puissante de verdure obéit à une raison secrète, à la plus sublime philosophie, qui est l'acceptation des nécessités de la vie. Sans se renier, sans s'aban-

donner, il a tiré des conditions fournies par la réalité le meilleur parti, le plus utile. Depuis les grandes branches jusqu'aux plus petites radicales, tout entier il a opéré le même mouvement."

Nous sommes ici, je crois, au point central de l'esprit de Barrès, celui vers lequel ses expériences l'ont conduit et d'où maintenant il rayonnera, déroulant toujours de nouvelles conséquences, poussant plus loin ses déductions, mais revenant toujours à ce cœur de son âme comme à une source où il se renouvelle.

Qu'est-ce alors que cette "acceptation"?

Pour l'expliquer, les critiques ont recours, en général, à la logique; Barrès, qui ne répugne pas à se démonter pièce par pièce devant nous, leur suggérerait cette explication. "Penser solitairement c'est s'acheminer à penser solidairement... Le travail de mes idées me ramènent à avoir reconnu que le moi individuel était tout supporté et alimenté par la société." C'est très vrai: s'approfondir, descendre en soi c'est retrouver ce que le passé a déposé en nous. Philippe et Simon, dans leur ermitage l'ont découvert. Mais, un peu moins de raisonnement subtil et un peu plus de clairvoyante simplicité expliqueraient mieux, je crois, cette suite toute naturelle de deux attitudes apparemment diverses. Le Barrès de l'acceptation est un Barrès égotiste plus sage mais non pas converti.

Nous l'avons vu déjà; lorsque l'acceptation, cette maîtresse de vie, s'impose à lui devant le Christ de Vinci, accepter signifie pardonner. Ce sens devait s'élargir progressivement. Accepter, pour Barrès, ce n'est point subir, se résigner; accepter ses limites c'est les reconnaître, mais pour retrouver immédiatement en elles une source d'énergie et d'action. L'arbre de Taine lui enseigne l'utilisation de ses "empêchements". Aucun reniement, aucun abandon, mais une résolution. Ainsi comprise,

l'acceptation n'est pas un rétrécissement, un emprisonnement; ce sera au contraire, nous l'allons voir, une évasion perpétuelle des limites reconnues, l'élargissement conquérant d'un moi qui craque dans tous les sens, pour satisfaire, en tout domaine, son appétit de domination.

Il débordera dans la nature. Sa grande frénésie sera de vivre en communion avec elle et de se replacer, lui, dans ses horizons qui ne bougent pas, ces horizons qui lui ont donné quelque chose sans doute, mais à qui il fait large restitution dès là qu'il les comprend et qu'il y voit sa place. "Ce que j'appelle Lorraine, ce que je décris sous le nom de Lorraine, n'est peut-être qu'un sentiment très vif de mes limites."

Et "la Terre et les Morts", quel enrichissement plus large ! C'est l'évasion dans les siècles, dans le passé, puis dans l'avenir. Il est l'héritier de toute une tradition, tout le passé a travaillé pour lui, toutes les richesses des morts remontent vers lui, et de ses mains, il les tend vers l'avenir. Peut-être y a-t-il là de quoi rabattre l'orgueil individuel: n'être qu'un instant dans la série des siècles, un mot dans une phrase commencée, un anneau dans une longue chaîne... Pourtant, écoutez quel retour de vertige et de frénésie ces pensées ramènent dans un homme qui accepte de n'être que cela: "Celui qui se laisse pénétrer de ces certitudes, abandonne la prétention de sentir mieux, de penser mieux, de vouloir mieux que ses pères et mères; il se dit: je suis eux-mêmes". De cette conscience, quelles conséquences dans tous les ordres il tirera ! Quelle acceptation !... Nous l'entrevoions. "C'est un vertige délicieux où l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation, dans les milliers d'années que n'annule pas le tombeau. Et comme il se console de n'être pas un Napoléon, l'intercesseur qu'invoquait sa jeunesse, quand il découvre que

son grand-père, soldat obscur de la Grande Armée, est une partie constitutive de Napoléon empereur et roi ! En vérité, la mort n'a sur lui aucune prise, car, tandis qu'elle le couchera au bord du chemin, Philippe, son fils, continuera la route et prolongera son père qui lui a confié toute son âme.

Et pourquoi enfin lui, le rêveur, l'analyste, le philosophe, pourquoi est-il sorti de son ermitage et s'est-il fourvoyé dans la politique, sinon encore pour se ménager une nouvelle évasion et assurer à son moi un nouvel épanouissement. Il a ravi au passé toutes ses richesses spirituelles, en s'affirmant l'héritier légitime vers qui elles devaient remonter ; il veut les rendre, augmentées, à l'avenir, en pesant sur les destinées de son peuple. Philippe, son fils, ne suffit pas à prolonger son père ; il faut donc que les générations conspirent à le prolonger à jamais. Les idées ont la vie dure, il le sait, et c'est en elles qu'il veut se survivre. Aussi le soldat, qu'il demande à la France de placer sur le Rhin, n'est pas dans son esprit un bastion militaire, c'est une sentinelle de la pensée française. Depuis qu'il siège au Palais Bourbon, il a attaché son nom à toutes les nobles causes : un patrimoine, artistique ou spirituel, à sauver, l'avenir à assurer ont motivé toutes ses interventions.

En résumé, quelle plus grande victoire pour le moi que l'apparente humilité d'une telle acceptation. L'expliquer ainsi c'est donner les deux visages contrastés de la vie de Barrès en les restituant dans leur unité.

* * *

Je n'ai pas encore soufflé mot, apparemment, des idées religieuses de Barrès. A vrai dire, elles font corps avec ses autres idées, et l'on devine comment il aborda le catholicisme.

Le catholicisme est une tradition ; il est dans le sang des morts qui ont façonné la terre. Cette pensée explique tout des sympathies de Barrès pour le catholicisme. Quand il le cherche, il monte au cimetière lorrain, un jour de deux novembre, et médite devant une tombe. Le catholicisme fait partie du patrimoine ancestral, il fut dans l'histoire la grande force d'assainissement. Quand Barrès défend les églises de France, c'est cette force-là, ce génie, ce patrimoine de l'esprit qu'il veut sauver, et pour sa sauvegarde, il fait "la mobilisation du divin".

Il a paraphrasé, avec l'ampleur qui convenait, l'office de la Dédicace, commenté le Pater et entrevu dans l'hostie qu'on donne en communion à un enfant de sept ans "une arme contre la bassesse, une flamme dont ceux qui la possèdent rendent témoignage qu'elle est leur trésor"; ce qu'il a surtout retenu de l'Eglise, c'est l'office des morts et le Dies irae. "Si je voyageais seul, déclare-t-il à son ami, je visiterais tous les cimetières sur ma route; c'est là-haut que je respire, auprès de ces images d'anéantissement que toi, catholique, tu devrais rechercher." Mais son ami de lui répondre aussitôt, et de lui préciser, du coup, ce que sa conception du catholicisme a d'étroit et d'exclusif. "Erreur !... Le Dies irae exprime une très petite part de notre doctrine. Le catholicisme est avant tout un faiseur d'ordre... Une doctrine, supérieure à tous les établissements, m'invite à voir dans les choses du passé, bien moins des suites du passé que des promesses pour l'avenir... L'idée que le sol où tu naquis prendrait une figure inconnue de tes ancêtres, te choque gravement. Pour moi, sachant que rien n'arrive sans la volonté de la Providence, je suis un optimiste décidé, et certain de ne pas collaborer à une œuvre qui manque de sens, je porte toujours mes regards sur les étapes à venir. Je n'ai jamais senti dans les cimetières cette odeur du

néant où tu t'abîmes. J'y vois l'arbre de la vie, et ses racines y soulèvent le sol."

Une doctrine supérieure à tous les établissements, une providence qui mène chaque chose vers le terme qu'elle lui a marqué: voilà ce que Barrès n'a point discerné dans le catholicisme. Il ne l'a point dégagé des formes humaines où il se mêle, il l'a vu monter de "la Terre et des Morts" sans constater qu'il descendait du Ciel au plein cœur de notre vie, comme le suprême faiseur d'ordre. Sa philosophie de l'inconscient, autrefois héritée des barbares, et dont il n'a pu entièrement se dépouiller, ne lui a point permis de faire la part du divin et de l'humain dans le monde. Son Dieu n'est que le sommet de l'humanité, "la somme des émotions ayant conscience d'elles-mêmes". Son ciel est peuplé de Saints, de fées et de grands hommes; il demande à saint Eloi de ne point lui en vouloir, s'il garde un culte profond aux déesses des bois, aux nymphes des fontaines; et inversement, il assure la Sibylle païenne, égarée dans un temple chrétien, que, pour aimer la Sagesse chrétienne, il ne sousestime pas sa "folie divine". "La Colline inspirée", déjà, était toute pleine de ces confusions. Tranchons le mot: Barrès a cru trouver dans son traditionalisme une règle morale. Dans une vie qui n'a point de sens, qui, de quelque point qu'on la considère, est "un tumulte insensé", il faut agir de façon à ne point démentir la race; c'est la seule règle qui lui donne quelque valeur, et nous permette de sortir du désordre pour l'accomplissement de notre destinée. Que demanderait-il au catholicisme? Il en possède, croit-il, la sève la plus forte, celle qui se dégage des tombes, et parmi ses puissants intercesseurs, il a placé nos Saints! N'est-ce pas cette mentalité, cette façon d'envisager les choses qui ajourna à plus tard, à trop tard, le dernier pas de Barrès vers le catholicisme, l'adhésion ferme à

nos dogmes ?... Plus d'un critique me donne raison sur ce point.

Pourtant, à certaines heures, Barrès pressent au fond de lui quelque désir insatisfait. Mais il ignore de quel côté tourner son âme.; "D'étape en étape, je distingue mieux au fond de mon être une force oubliée, dédaignée, d'abord assoupie, mais accrue de toutes mes alliances, j'entends un désir qui n'a pas eu sa part et qui chante plus fort à mesure que tous les autres, rassasiés jusqu'à satiété, se taisent. Cette voix profonde me hèle, réclame son ascension à la lumière, et s'efforce mystérieusement de redresser le cours de ma vie."

Retenons ce dernier mot. La découverte de ce désir qui n'a pas eu sa part, c'est l'aveu d'un dernier besoin d'élargissement. Barrès, acceptant ses limites, en a débordé dans tous les sens, dans la nature, sur les hommes, dans le passé, vers l'avenir: et cela ne lui suffit point. S'il avait lu sainte Catherine de Sienne, il aurait appris que "la porte d'entrée du royaume de la mort c'est le Moi; celui qui vit dans le moi s'attache à ce qui passe, et périra". Il importe donc d'assurer d'autres continuités que celles du sang, et de la pensée par le sang. On ne s'évade vraiment du moi que par le dessus, en plongeant, par delà l'humain, dans l'immensité de Dieu. Et n'est-ce pas de ce côté que nous hèle cette voix qui demande son ascension à la lumière ?... Nous serions si heureux qu'il l'eût compris avant de mourir !

P. IGNACE DRAIME, O.P.

Louvain, 12 janvier 1925.



LE SENS DES FAITS

En marge d'un jugement

A Québec, en 1918, une catholique a contracté mariage avec un schismatique *devant un ministre protestant*. D'après la loi ecclésiastique, ce mariage, sans la présence de l'Ordinaire ou du curé ou d'un délégué de l'un des deux, est invalide, et il a été déclaré tel par l'autorité religieuse compétente; au civil, au contraire, M. le juge Belleau en a prononcé la validité.

Et ainsi, une fois de plus, apparaît l'écart existant entre le droit ecclésiastique et le droit civil de Québec relativement à la célébration des mariages. Le jugement du Conseil Privé dans la cause Tremblay-Despatie avait nettement fait voir l'opposition des deux droits;¹ elle réapparaît aujourd'hui; et il en sera de même aussi longtemps que la loi civile de Québec ne sera pas modifiée, ou, du moins, que le texte n'en sera pas éclairci.

* * *

Saint Thomas enseigne que lorsqu'une loi est plutôt nuisible—*plurimum nociva*—il faut la changer, (Ia IIae, qu. 97, art. 2). Comment dénier à quelques-uns des articles du Code Civil, du moins à l'interprétation qu'ils reçoivent dans les tribunaux, ce caractère de nocivité qui justifierait, semble-t-il, une modification ou un éclaircissement ?

Dans la cause jugée par M. Belleau il s'agit de la *célébration* du mariage; d'autres porteront sur les *empêchements*: or, l'on sait que le Conseil Privé a refusé

1.—Cf. Rev. Dom., janv. 1922: *Les conséquences d'un jugement*.

d'admettre, au civil, les empêchements ecclésiastiques non explicitement mentionnés par le Code Civil; donc, en matière d'empêchements comme de célébration, l'on aura des mariages invalides pour l'Eglise et valides pour la loi civile. Et ce qui accentue le malaise, c'est le manque d'uniformité dans la jurisprudence: M. le juge Belleau soutient que "l'autorité du Conseil Privé s'impose et qu'elle lie pratiquement tous nos tribunaux"; d'autres juges sont d'un avis contraire, et continuent à faire état des empêchements canoniques nonobstant le jugement du Conseil Privé; des causes ayant même objet reçoivent donc une solution différente.

N'est-ce pas là, vraiment, une situation extrêmement grave? M. Belleau a signalé le dilemme pénible où se trouve placé le *juge* catholique: forcer des parties à vivre en révolte avec l'Eglise et avec leur conscience, ou forfaire au serment qu'il a prêté d'administrer la justice conformément à la loi au meilleur de sa conscience et de son jugement. — Par ailleurs, les *époux* doivent opter entre l'obéissance à l'Eglise et l'obéissance à la loi civile quand ils voudraient être bons catholiques et bon citoyens. — Les *enfants*, en cas de conflit entre les deux droits, peuvent être civilement de famille honorable, et canoniquement illégitimes avec toutes les incapacités attachées à cette tare. — L'*ordre social* répugne à ce que des foyers s'établissent sur ce qui n'est, d'après la loi canonique, qu'un concubinage, et cependant, d'après la loi civile, ces foyers pourront être dans une situation parfaitement régulière: dans une matière où tant d'intérêts sont en cause, n'est-on pas bien fondé à souhaiter que des textes clairs suppriment des ambiguïtés déplorables et mettent les juges catholiques dans la consolante obligation de faire respecter les droits imprescriptibles de l'Eglise.

Lorsque sont prononcés ces jugements qui contredisent la loi de l'Eglise, l'on est parfois porté à incriminer les juges; c'est injuste: le juge *ne fait pas* la loi, il la *dit*; changer la loi n'appartient pas à l'autorité judiciaire mais au pouvoir législatif. Dans le cas présent, à cause d'opinions religieuses contraires à la loi de l'Eglise catholique, la solution de la difficulté peut être peu facile, mais M. le juge Belleau dit qu'elle est possible. Ce n'était pas une tâche légère pour l'Eglise de remanier sa législation, et pourtant elle a conduit à bon terme ce travail colossal, avec un esprit de modération et de condescendance admirable. Nos législateurs de Québec n'ont à retoucher que quelques articles pour faire droit aux revendications des consciences catholiques. En appelant de leurs prières et de leurs vœux le jour où le titre Ve du livre 1er du Code civil sera reconsidéré et recevra une nouvelle rédaction, les catholiques n'exagèrent en rien: ils ont conscience de la difficulté de la tâche; mais ils savent que leurs législateurs ont assez de sens social pour vouloir supprimer le malaise existant, assez de science juridique pour trouver les formules satisfaisantes, assez de modération pour ne pas irriter une minorité tout en faisant droit à l'immense majorité de la Province.

P. Aug. Leduc, O.P.

Monseigneur Deschamps

Sa Grandeur Mgr Alphonse-Emmanuel Deschamps, le nouvel Auxiliaire de Montréal, avant d'être promu à la cure de Ste-Brigide, puis au Vicariat Général, avait passé de longues années dans une modeste chambre d'aumônier, lié à des fonctions si difficiles et en même temps si aimées, qu'on aurait pu vraiment le croire inamovible. C'était du moins le ferme sentiment des religieuses de l'Institution des Sourdes-Muettes; et quant

aux petits malheureux confiés à leur garde, ils croyaient comme tous les enfants que la mort seule pouvait leur ravir leur Père. Aussi quelle surprise, quel émoi, quelle pieuse révolte quand l'autorité majeure, ayant discerné depuis longtemps les mérites et les aptitudes du jeune prêtre, décida de les utiliser dans une sphère plus vaste et plus élevée. De la supplique adressée alors par les enfants à S. G. Mgr Gauthier, s'exhalait une plainte si déchirante qu'ils ont failli réussir là où les Mères avaient échoué.

Celui qu'on arrachait à leur cœur savait les comprendre à fond, et parlait deux fois leur langue ! Il avait prodigué son zèle et ses lumières, et fait bénéficier la maison d'une expérience solide, acquise sur place, et plus tard singulièrement enrichie au cours du voyage d'Europe. Comme si l'aide spirituelle et technique ne suffisait point, il avait à deux reprises, une fois au péril de ses jours, sauvé l'institution de l'incendie, en sonnant l'alarme et en tenant lui-même les boyaux d'arrosage jusqu'à l'arrivée des secours. Voilà un service rendu en passant qui mérite d'être signalé en passant : les revues ne sont-elles point faites pour corriger le bavardage inutile et compenser les oublis involontaires des grands quotidiens ? Au fait l'abbé Deschamps, aumônier militaire en même temps qu'aumônier religieux, avait su cultiver au contact de ses chers soldats du 65ème un sang-froid et un courage innés. Il se sentit gravement humilié quand, à l'automne de 1914, le verdict des médecins l'empêcha de s'enrôler.

A part ce dévouement chevaleresque aux tâches officielles, les amis de l'évêque-élu se remémorent aujourd'hui avec bonheur sa politesse attentive mais si peu encombrante ; sa piété franche mais si peu ostentatoire ; sa curiosité d'esprit ouverte aux moindres faits d'ordre

religieux ou social; sa prudence dans les conseils et directions; surtout ce tact merveilleux, fait de réserve et plus encore de silence: un silence durant lequel deux yeux perçants ne cessent d'interroger: soit qu'on médite une claire réponse, soit qu'on prépare une fusée de bon rire si l'on devine que le client a plutôt besoin de réconfort.

Ces riches vertus d'âme, prochainement exaltées dans la plénitude du sacerdoce, seront mises sans compter au service de l'Eglise canadienne.

Monseigneur de Thénosse est digne de figurer à côté des hauts prélats de qui nous attendons, avec toutes les grâces de leur ministère, un mot d'ordre éclairant et vivifiant dans chaque circonstance grave de notre vie catholique et de notre vie nationale.

M.-A. Lamarche, C.P.

L'Année Sainte

Année sainte est synonyme de Jubilé. Ce dernier vocable indique la cause, le premier les conséquences. En effet, si les conditions du jubilé sont bien remplies, il en résultera un grand bien pour les âmes, au cours de la présente année, appelée avec raison: *l'Année sainte*. *Anno santo*, disent les Romains, de temps immémorial.

* * *

Le pape Pie XI nous indique deux raisons de cette appellation de l'année jubilaire.

D'abord, la proclamation solennelle du Jubilé qui "s'ouvre, se poursuit et s'achève par d'augustes cérémonies". (Bulle: *Infinita misericordia*.) Comme le Pontife l'a ordonné, cette Bulle a été lue solennellement sous le Portique de la Basilique Vaticane, le 29 mai 1924, puis successivement, dans celles de Saint-Pierre-hors-les-murs,

Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure: le Jubilé devant s'ouvrir le 25 décembre, en ce jour de la Nativité de Notre-Seigneur.

Cette institution est très ancienne. Elle remonte officiellement à Boniface VIII, lequel déclara qu'elle se renouvellerait tous les cent ans. Mais le pape Clément VI coupa le siècle en deux, et voulut en faire bénéficier ses contemporains, dès 1350. Un autre pape, Paul II, rapprocha encore ces dates, et proclama à son tour que désormais l'Eglise jouirait de cette faveur tous les quarts de siècle.

Boniface VIII, semble-t-il, n'a fait que sanctionner une tradition populaire qui amenait les peuples en foule à Rome, en l'an 1300, au grand étonnement des Romains, qui ne paraissaient pas se souvenir. Ces étrangers disaient qu'il y avait de grandes faveurs spirituelles à obtenir au cours de l'année qui commence chaque siècle, dans la ville de Rome, où se trouve le tombeau des saints Apôtres. Et voilà pourquoi ils étaient venus de tous les coins du monde connu à cette époque.

Cette tradition a pu avoir son origine dans un souvenir biblique. L'on sait que le peuple juif consacrait à Dieu la cinquantième année, pendant laquelle ils n'ensemencèrent pas la terre. Celle-ci se reposait. C'était comme le jour du sabbat; on vivait de l'acquis de la veille ou de ce qui poussait spontanément. C'était une année de grâce également, pour le peuple, qui rentrait en possession des biens aliénés, et pour les esclaves, qui recouvraient la liberté. Temps sacré, ou année sainte, qui rappelait à l'Israélite la souveraineté de Dieu l'obligation de ne servir que Lui seul.

C'est bien encore la pensée de l'Eglise dans l'institution du Jubilé. Et, c'est la seconde raison que donne le Pape de cette appellation de l'année jubilaire.

* * *

Il proclame, aux yeux de l'Eglise entière, l'efficacité de ces exercices pour assurer le progrès de la vie spirituelle dans les âmes. Car le Jubilé, c'est la concession d'une indulgence aussi plénière que le peut permettre le pouvoir des clefs. C'est donc le pardon de toute faute et la remise totale de la peine temporelle due au péché, c'est-à-dire que le gain de l'indulgence plénière rend à l'âme son innocence baptismale.

Mais, c'est bien déjà le fait de toute indulgence plénière. C'est vrai; cependant, l'indulgence du Jubilé a ceci en propre qu'elle est, pour ainsi dire, plus complètement mise à la portée de tous les fidèles, ou, encore, que la voie est ouverte plus large à toutes les âmes de bonne volonté, à cause de la concession de pouvoirs extraordinaires faite à tous les prêtres approuvés pour entendre les confessions, qui peuvent, grâce à ces pouvoirs, absoudre de toute espèce de péché, et remettre toutes les censures, sauf dans quelques cas très rares et exceptionnellement graves. Donc, au cours de l'année sainte, il n'y a plus ni barrières, ni entraves, ni appréhensions, ni craintes, pour recevoir l'absolution.

En outre, les conditions imposées pour gagner l'indulgence, étant de nature spirituelle, sont naturellement ordonnées au rapprochement de l'âme avec son Dieu. Confession, communion, visites des saintes Basiliques, prières aux intentions du souverain Pontife : toutes choses qui portent avec elles leur grâce de sanctification.

Mais, le pécheur n'est pas seul à profiter de ces bienfaits. Les âmes en paix avec Dieu peuvent en jouir également. Même, sans avoir besoin d'absolution extraordinaire, car ces faveurs sont à la disposition de tous les fidèles, pourvu qu'ils remplissent les conditions imposées par la Bulle *Infinita misericordia*.

* * *

Le pape, Pie XI, exhorte chaleureusement tous les fidèles à profiter de ces grands privilèges qui marquent l'*Année sainte*.

Il en espère un grand accroissement de vie spirituelle; mais son regard porte plus haut et plus loin. Il voit le monde en proie à l'égoïsme, à la sensualité, à l'oubli des lois de la justice et des pratiques de la charité; Il voit l'anarchie qui règne dans certains pays, le désarroi des consciences, l'aberration des jugements humains, les égarements funestes des hommes préposés à la conduite des peuples; alors, il espère que l'*Année sainte* obtiendra du Dieu des miséricordes qu'Il jette un regard de pitié sur le monde et qu'il rende la paix aux consciences troublées d'abord, puis aux nations qui se jalourent et se font la guerre.

Il n'oublie pas non plus nos frères séparés. Il compte sur le spectacle des foules accourant au centre de l'unité pour les faire réfléchir et leur inspirer un désir plus efficace de l'union avec le Siège apostolique.

Et ce sera vraiment l'*Année sainte*, si le Maître de toutes choses incline les âmes avec douceur et fermeté, les acheminant vers la divine Lumière qui, seule, éclaire les hommes sur les problèmes éternels.

Thomas Couët, O.P.

★

L'ESPRIT DES LIVRES

PH. GOBILLOT. — "Un apôtre: A. Limagne". *L'éducateur, l'homme d'œuvres, l'aumônier militaire*. J. de Gigord, éditeur, 15 rue Cassette, Paris.

Les pessimistes ne manquent pas parmi les meilleurs amis de la France: (souvent, en effet, le pessimiste n'est qu'une nuance un peu sombre, du plus sincère attachement); les pessimistes donc, à grands renforts de statistiques, prophétisent, et pour un avenir de

ces jours-ci, la disparition de cette chère et glorieuse nation. Evidemment, Dieu n'a besoin, pour accomplir sa volonté dans le monde, d'aucune race en particulier, et l'histoire est là pour nous rappeler maints peuples qui ont passé devant sa face depuis le commencement du monde. Cependant ne semble-t-il pas prématuré d'entonner le *Libera* de la France ? Pour notre part, nous croyons que tant que la Mère-Patrie produira des héros chrétiens comme le Père Limagne, mariste, — et certes il n'en manque pas encore: la dernière guerre en fit sortir de l'ombre des centaines de milliers, — la France peut compter sur le vigilant souvenir de Dieu.

Les sceptiques et les découragés, pour se remonter le cœur n'auraient qu'à lire la belle vie que vient d'écrire M. Ph. Gobillot, et qu'il a essayé de résumer dans un fort volume in-8° de 590 pages; ils seront vite détrompés et heureux de l'être.

Un vénéré Supérieur de Saint-Sulpice, et le sauveur de l'Eglise de France aux jours troublés de la Révolution, disait un jour: "Je ferais volontiers quarante lieues, à pied, pour rencontrer un grand cœur." Les lecteurs n'ont pas besoin de ce long pèlerinage. Le grand cœur, digne de la convoitise de Monsieur Emery, est tout entier dans ce livre, captivant au plus haut point; il leur brûle en quelque sorte les doigts, les yeux, il leur découvre le secret du merveilleux rendement qu'a fourni cette existence étonnante de quarante-sept années à peine.

A cette vie, écrite d'une plume alerte, abondante et parfois surchargée, parce que trop riche de faits d'un intérêt plutôt local, on a donné pour titre: "Un apôtre" et pour sous-titres: "L'éducateur, l'homme d'œuvres, l'aumônier militaire". Selon nous, deux monosyllabes résument ce titre et ces sous-titres et campe dans une radieuse lumière notre héros: *un cœur*. L'aveu qui lui échappe, à son retour de son emprisonnement en Allemagne, paraît nous donner raison: "Une des résolutions que j'ai prises, pendant ma captivité, est celle-ci: être bon, très bon, toujours très bon. C'est la vue des souffrances des prisonniers, c'est la conviction que l'on ne peut faire du bien qu'en aimant les âmes et en leur prouvant cet amour, qui m'ont inspiré cette résolution. Je veux être bon, être bon jusqu'à l'excès, s'il peut y avoir excès en cette matière."

Voilà tout l'homme qui nous est présenté et dont le commerce, même par une simple lecture, procure une vraie jouissance en faisant beaucoup de bien.

H. C.

PH. SYLVAIN, P.D.. — "Mère Marie-Anne". Brochure de 140 p. Rimouski. 1924.

Intéressante plaquette publiée à l'occasion du cinquantième anniversaire d'une congrégation canadienne-française: les Sœurs du Saint Rosaire, de Rimouski, qui furent d'abord, — et il nous aurait plu d'apprendre jusqu'à quelle date, — les Sœurs des Petits Ecoles.

Tous ceux qui s'occupent de vie religieuse saisissent, à première lecture, la leçon qui se dégage de ces pages simples et pieuses, comme l'âme dont elles racontent les vertus, et qui est celle-ci. La maîtresse des novices, surtout celle d'une communauté naissante, tient dans ses mains, ou plutôt dans son cœur, tout l'avenir de sa famille religieuse. Dieu se doit donc, en quelque sorte d'établir

dans une vertu solide, c'est-à-dire éprouvée, la première *mère* spirituelle de tout l'institut, afin qu'elle reste bien avec la fondatrice, qui, d'ailleurs, ne pourrait rien sans elle, comme le type, non seulement de la vraie directrice du noviciat, mais aussi de la parfaite Sœur du Saint Rosaire.

Et voilà ce que le vénérable auteur montre fort bien au lecteur édifié. Par la croix des maladies, — et l'on dirait que toutes semblent vouloir affliger sa jeunesse, — le Maître des vocations prépare la future sœur aux mystères douloureux et crucifiants des sept années qu'il lui suffira de passer dans cette pauvre petite congrégation pour attirer sur elle les bénédictions qui lui ont assuré non seulement survie, mais pleine prospérité.

Ainsi s'explique l'expansion que l'on a le droit d'appeler prodigieuse de cette Congrégation des Sœurs du Saint Rosaire, vouée aux petites écoles de campagnes et dans le pays des hivers sibériens. Malgré ces conditions, naturellement peu attrayantes, elles comptent en 1925, 221 religieuses, 22 novices, 7 postulantes, et 31 établissements. Il faut donc savoir gré à Mgr Sylvain de nous avoir révélé et la grande âme de Mère Marie-Anne, et la famille religieuse qu'elle a formée à sa ressemblance.

H. C.

ABBE VICTORIN GERMAIN. — "A Propos d'Autorité".
Réflexions et Fantaisies. A Québec, chez l'auteur.

M. l'abbé Victorin Germain publiait, il y a déjà quelques mois, un ouvrage intitulé: "A Propos d'Autorité".

Ce titre annoncerait assez bien une thèse philosophique sur le sujet, si le sous-titre ne nous avertissait qu'il s'agit simplement de Réflexions et de Fantaisies. A la bonne heure...

Rien en effet dans ce volume ne dénote un esprit très personnel, une psychologie très exercée ou une doctrine très profonde et l'ouvrage y eût certes gagné à ne pas se présenter sous le lourd format d'un livre de science.

D'ailleurs d'un bout à l'autre de cette brochure la disposition matérielle et l'exécution typographique laissent assez à désirer.

En ces 220 pages de texte, l'auteur semble avoir réuni et condensé des instructions ou conférences, sinon données à la jeunesse, du moins préparées à son intention. La jeunesse, l'auteur l'aime, il la connaît, il la veut meilleure et plus heureuse. Aussi lui prodigue-t-il des conseils très sages et très opportuns que pourront mettre à profit non seulement jeunes gens et jeunes filles mais encore les parents, les éducateurs et les éducatrices.

Ecrites pour un tel public, ces pages rédigées dans une langue ordinairement claire, alerte, vivante, imagée et poétique se lisent facilement et agréablement. Quelques anglicismes (ex.: vous venez pour arracher à l'enfer, p. I) se sont glissés au cours de l'ouvrage et nombre de paragraphes trop chargés d'incidentes produisent une impression de grandiloquence à court de souffle. La prière du vieux curé (p. 1 ss.), — prière qui est au surplus tout un prône-programme dont un certain passage pourrait mettre en émoi la susceptibilité bien connue des politiciens du Québec, — illustre assez bien cette affirmation.

Le jury des Prix d'Action Intellectuelle vient de primer l'ouvrage de M. l'abbé Germain. Par là, il a reconnu et proclamé sa valeur et a voulu récompenser l'effort d'un jeune. Ce livre, digne d'une telle mention et d'une telle récompense, mérite donc une large diffusion, surtout parmi les jeunes.

M.-J. L.

DOM I. RYELANDT. — "Essai sur la physionomie morale de saint Benoît". A Lille, chez Desclée, de Brouwer & Cie; à Paris, chez Lethielleux.

L'Abbaye de Baredsous est un centre de haute intellectualité. Toute œuvre qui nous vient de là porte, à coup sûr, le cachet de la supériorité. Dom. I. Ryelandt, moine de l'Abbaye, vient de publier un "Essai sur la physionomie morale de saint Benoît". La piété filiale a inspiré un magnifique portrait du Père. Le moine de Baredsous a voulu "reconstituer les traits saillants de la personnalité intime" du saint Patriarche. On connaît un arbre à ses fruits. Voilà pourquoi Dom Ryelandt ouvre d'abord la règle de saint Benoît pour connaître son auteur. Il est sûr de trouver là "la trace du cœur, de la pensée et de l'âme même qui l'ont écrite". "Derrière des phrases entremêlées d'extraits, de latinité inférieure, nous sentons vivre une pensée bien personnelle, s'affirmer une volonté ferme, battre un cœur. "La physionomie se dessine, objective, précise; c'est l'attachante figure de saint Benoît, l'Homo Dei, "dominé par une puissante et enveloppante aspiration vers Dieu seul". N'est-ce pas ce qui l'a poussé vers le Mont-Cassin", où il s'établit comme dans une forteresse de Dieu, au sommet de la montagne sainte?" Tel nous le montre saint Grégoire, le premier historien de saint Benoît.

Les saints appartiennent tous à une même grande famille: ils ont des traits communs qui affirment cette parenté, une ressemblance de famille qui les rapproche plus ou moins les uns des autres. Aussi bien, en contemplant la physionomie morale de saint Benoît, nous avons souvent constaté combien un plus jeune frère du Patriarche, Dominique de Guzman, lui a ressemblé. L'auteur de l'Essai sur la physionomie morale de saint Benoît, dans le chapitre III, montre plutôt "la parenté d'esprit de saint Benoît et de saint François de Sales", ressemblance frappante, malgré les dix siècles qui les séparent.

Dom Ryelandt a donc réussi à bien dégager les traits fondamentaux de la physionomie morale du Patriarche-législateur. "Ils forment un ensemble essentiellement équilibré; alliant largement, dans l'homme de Dieu, la gravité sainte et religieuse avec le désir précis et pratique du bon ordre, de la claire administration, de la forte et souple organisation. Ce caractère est apparu intransigeant par certains de ses aspects, et sagement dominateur; mais cette puissance d'âme, cette naturelle supériorité s'adoucit ou se tempère par un esprit pondéré d'équité et de juste mesure; par une bonté de cœur vraiment paternelle; par un sens psychologique affiné, discernant ce qui peut être attendu de la vertu et des possibilités de chacun."

P.-M. G.

DIVUS THOMAS.

Avec grand plaisir nous avons accueilli le retour du précieux Périodique "DIVUS THOMAS" publié en italien, en latin et en français par les professeurs du Collège Alberoni de Plaisance. Depuis plusieurs années, spécialement à cause de la guerre, il avait cessé ses publications, après avoir parcouru une voie lumineuse dans le champ de la discipline philosophique et théologique, suivant les traces de l'Angélique Docteur.

Aujourd'hui la publication vient d'en être reprise à la satisfaction générale de tous les fervents de la discipline Thomiste. Depuis le 1er Janvier la Revue paraît de trois mois en trois mois; mais déjà au mois de Mai dernier a été publié le présent fascicule complètement dédié à la Commémoration du Centenaire Thomiste. De ce fascicule adressé gratuitement aux abonnés de 1925, on peut voir quel sera pratiquement le programme que le Périodique entend développer et nous devons sincèrement constater que rien de plus utile ni de plus scientifiquement attrayant ne se pouvait aujourd'hui présenter au public cultivé, spécialement à tous les Ecclésiastiques qui se dédient à l'étude des doctrines philosophique et théologique. L'abonnement annuel est de Lit. 20 pour l'Italie, et Lit. 25 pour l'étranger; chaque fascicule d'environ 200 pages coûte L. 6 en Italie et L. 7 à l'étranger. En outre: 100 exemplaires de chaque numéro seront imprimés sur papier spécial au prix de L. 40 pour l'Italie et L. 50 pour l'étranger comme abonnement annuel. S'adresser à la Casa Editrice Marietti - via Legnano, 23 - Torino (Italia).

MGR JOSEPH BLANC. — "Les visions de saint Jean".
Pierre Téqui, éditeur, Paris.

Livre d'actualité, destiné, comme tant d'épîtres de saint Paul, aux besoins de son milieu, l'Apocalypse est aussi un livre inspiré qui s'adapte au besoin de tous les temps. C'est le premier aspect, que le grand commentaire du R. P. Allo a si bien mis en lumière, qui donne le sens de l'écrit, la clef de son symbolisme prophétique. Sans négliger le premier, Mgr Blanc s'attache surtout au second aspect. "L'Apocalypse est un poème d'une portée universelle. Elle est la parole de Dieu. Elle jette la lumière sur le présent; elle ouvre des vues sur l'avenir. Elle nous aide à remplir le devoir de notre vie et nous prépare à nos destinées. Elle est une exhortation à la prière et à la vigilance. Elle est une contemplation mystique, destinée à entraîner les âmes dans les sentiers de la vie d'union à Dieu." Cette mystique est si élevée! "L'auteur de l'Imitation l'avait bien compris, qui s'est tellement pénétré de son esprit, qui a tellement médité sa doctrine, qu'il ne serait pas malaisé de faire de ces deux livres une synopse, chaque passage de l'Imitation correspondant à un passage analogue de l'Apocalypse."

C'était choisir un point de vue très personnel dans l'énorme littérature sur l'Apocalypse. On a assez rarement étudié le côté poétique et mystique de l'Apocalypse. Avec ses qualités de style et de clarté française, l'ouvrage est de nature à faire goûter davantage cette œuvre si mystérieuse, et par là si attirante, du Voyant de Pathmos.

D. L.